

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N°15 - NOVEMBRE / DÉCEMBRE 2015

Baloji

LE NOUVEAU NÉGROPOLITAIN

JOHN STARGASM | ANTOINE PIERRE | PATTON |
STEPHANE GINSBURGH | FEMMES SUR SCÈNES MUSICALES |
LE VECTEUR | LORENZO GATTO

Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x



MUSISCOPE

Musiscope est un service du Conseil de la Musique dont les missions sont de conseiller et apporter de l'information aux acteurs du secteur des musiques en Fédération Wallonie-Bruxelles. Musiscope propose des formations axées sur la pratique et les enjeux des métiers de la musique, qui s'adressent à toute personne exerçant ou ayant l'intention d'exercer une activité professionnelle liée au domaine musical.

INFOS & INSCRIPTIONS

Maison des Musiques : 39 rue Lebeau - B-1000 Bruxelles
+32 (0)2 550 13 20 / info@conseildelamusique.be

www.conseildelamusique.be

**Je 12 & ven 13
novembre
2015**

**LES CONTRATS DE
L'INDUSTRIE MUSICALE :
NE SIGNEZ PAS N'IMPORTE
QUOI !**

Jean-Christophe Lardinois
relève le défi de vous
permettre d'identifier
les pièges que recèlent les
principaux contrats.

Horaire : 9h30 à 17h30
Prix : 60 €

**Ven 27
novembre
2015**

**MASTER CLASS : ÉVITEZ
LES PIÈGES DE
L'AUTOPRODUCTION**

Cette journée vous permettra
de découvrir les principaux

pièges qui peuvent
compromettre la
commercialisation d'un disque
en autoproduction.

Horaire : 9h30 à 17h30
Prix : 45 €

**Ven 4
décembre
2015**

**MASTER CLASS :
LE MANAGEMENT ET
LES RELATIONS
CONTRACTUELLES**

Cette master class propose
d'éclaircir les différentes
missions du manager
et d'analyser en profondeur
les droits et devoirs
de chacune des parties
(artiste-interprète et
manager).

Horaire : 9h30 à 17h30
Prix : 45 €



LE SOIR

**RIVER
JAZZ
FESTIVAL**
8 > 23.01.2016

**Jazz Station
Senghor
Marni** **2ND EDITION**
14 CONCERTS, 2 WEEKS,
3 STAGES IN BRUSSELS

JAZZ STATION BIG BAND — ROBY LAKATOS
TUTU PUOANE — BIRÉLI LAGRÈNE QUINTET
& TINEKE POSTMA — NIKOLAS ANADOLIS — JAZZ STATION BIG BAND
STEPHAN POUGIN — DICK ANNEGARN — BAI KAMARA JR KIDS
AIRELLE BESSON — MANU HERMIA
RIVER JAZZ NIGHT — MACHA GHARIBIAN
LAURENT BLONDIAU — KIDS TOINE THYS

R I V E R J A Z Z . B E

MADN

JE M'ÉCART

JAZZ

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

LE SOIR

LARSEN

CONSEIL
DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construc-
tion, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du
prénom.nom@conseil-
delamusique.be

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

**Coordonateur
de la rédaction**
François-Xavier Descamps

Rédacteur
Nicolas Alsteen

Collaborateurs
Ayrton Desimpelaere
Isabelle Françaix
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
David Salomonowicz
Didier Stiers
Benjamin Tollet

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
DR

PROMOTION
& DIFFUSION
François-Xavier Descamps

ABONNEMENT
**Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.**
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION
GRAPHIQUE
supersimple.be

Impression
Paperland

Prochain numéro
Janvier 2016



LE SOIR



Édito

La place d'une femme est dans la cuisine et pas dans un orchestre symphonique, déclarait le célèbre chef allemand Herbert van Karajan. Une déclaration très sexiste qu'on aimerait imaginer désuète aujourd'hui!

Il aura cependant fallu attendre 1952 pour qu'une femme entre pour la première fois dans un orchestre symphonique. Et pour y parvenir, le Boston Symphony Orchestra aura dû organiser une audition dans des conditions... pour le moins particulières ! À l'aveugle et en faisant retirer les chaussures aux candidats. La raison ? Le bruit des talons des candidat(e)s influençait - inconsciemment ? - les avis du jury. Les femmes, qui composent pourtant la moitié de l'humanité, sont toujours très peu présentes dans des postes à responsabilité. Intuitivement, on tendrait à penser que le milieu artistique, et plus spécifiquement musical, aurait tendance à être plus égalitaire mais on y retrouve les mêmes discriminations qu'ailleurs. Combien de cheffes d'orchestre, d'ingénieures du son, de programmatrices ? À cela, s'ajoute une très faible présence des femmes aux postes de direction. Les explications en sont multiples : sociologique, culturelle, historique, éducationnelle. Mais surtout, la femme pouvant être son pire ennemi, celle-ci aurait moins confiance en elle et s'interdirait d'accéder à certains postes. Même si les comportements tendent à changer, timidement.

Fait assez contradictoire que pour être souligné, chaque année, le 22 novembre, les musiciens fêtent leur divinité protectrice : Sainte-Cécile... une femme...

Bonne lecture

Claire Monville

Sommaire

OUVERTURE

4X4 AVEC John Stargasm	P.4
EN VRAC	P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN Baloji	P.8
RENCONTRE Askanyi	P.11
RENCONTRE GRANDGEORGE	P.12
RENCONTRE Michael et Moi	P.13
RENCONTRE Antoine Pierre	P.14
RENCONTRE PaTton	P.15
RENCONTRE Stephane Ginsburgh	P.16
RENCONTRE Alithéa Ripoll	P.17
TRAJECTOIRE Guy-Marc Hinant	P.18

ZOOM

C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS	P.20
FEMMES SUR SCÈNES MUSICALES	P.22

ARTICLES

APERÇUS La gazette du rock/Electronical Reeds	P.25
LE.COM L'itinéraire bis pour un chic clip	P.26
DÉCRYPTAGE Manager: le couteau suisse de l'artiste?	P.28
IN SITU Le Vecteur	P.30

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES	P.32
LISTING DES SORTIES	P.34

VUES D'AILLEURS

ÉCHOS D'AILLEURS	P.34
VUE DE FLANDRE Chantal Acda	P.35
VUE D'AILLEURS Okay Temiz & la Fanfare du Beligstan	P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE Lorenzo Gatto	P.38
C'ÉTAIT LE... 10 avril 1937	P.39



Cinq ans après ses derniers concerts belges, Ghinzu a pu constater les 23 et 24 octobre dernier que le public ne l'avait pas oublié. En choisissant un lieu atypique -le Théâtre National- et le très symbolique Festival des Libertés pour sceller les retrouvailles, la formation belge rappelle aussi qu'elle ne fait jamais les choses comme les autres. Et maintenant à quoi faut-il s'attendre ? Malgré ses activités professionnelles parallèles -il a fondé sa boîte de création Satisfaction-, John Stargasm, leader en chef de Ghinzu, évoque sur les bouts des lèvres un retour discographique pour 2016. Adeptes du marketing du silence, une stratégie qui lui a plutôt bien réussi jusqu'à présent, il a bien voulu nous dévoiler les quatre disques qui ont marqué son parcours en y ajoutant de manière très généreuse... une phrase de commentaires. Après l'avoir harcelé et recoupé avec d'autres souvenirs évoqués à l'occasion de la sortie de *Mirror Mirror*, dernier album de Ghinzu paru en 2009, on en sait un peu plus. Ouf...

LUC LORFÈVRE

4X4

John Stargasm



Queen
A Night At The Opera
1975, EMI

C'est le premier disque que je me suis offert. Je ne sais plus quel âge j'avais, mais je me rappelle par contre de l'"acte" que j'ai posé en l'achetant. Ma première révélation rock, je ne la dois pourtant pas à Queen, mais bien au groupe américain The Cramps. J'avais alors 16 ans et pas de permis de conduire. J'ai fait le mur, « emprunté » une bagnole et j'ai roulé dans la nuit jusqu'à Cologne où se produisaient les Cramps. Arrivé dans la salle, je faisais dans mon froc. L'ambiance était électrique, hyper-tendue. J'essayais de jouer au dur mais je savais que tous ces types avec leur bière à la main et leur sale gueule de rockeur n'étaient pas dupes. Le concert était d'une sauvagerie inouïe. En sortant de la salle, j'ai pensé : c'est ça que je veux faire. John Stargasm, mon nom de scène, c'est parce que j'ai fantasmé sur le pseudo *Lux Interior*, le chanteur des Cramps. J'ai trouvé le nom John Stargasm dans un film porno et je me suis inventé un personnage. Aujourd'hui je dois assumer.



Television
Marquee Moon
1974, Elektra Records

Dans mon top quatre des disques qui ont marqué mon existence, je placerais sans hésiter *Marquee Moon*. La raison ? Les guitares. On entend rarement des guitares comme ça. La vraie question, ce n'est pas pourquoi j'écoute toujours *Marquee Moon*. C'est plutôt quel nouvel album de rock dois-je acheter aujourd'hui pour entendre de bonnes grattes ? Je prends plus mon pied sur des disques de rap ou de jazz plutôt que sur du rock. Le rock est devenu trop formaté en 2015.



Death
From Above 1979
You're a Woman, I'm a Machine
2004, Last Gang Records

C'est probablement l'album que j'ai le plus écouté dans ma vie. Un vrai disque de rock. Je ne sais pas quoi ajouter de plus... Je déteste qu'on théorise sur la musique. Je n'ai qu'un conseil à donner : achetez *You're a Woman, I'm a Machine* et faites-vous votre propre opinion. Comme disent les Américains, *Less is more*. Moins on en dit, mieux c'est. Vous savez, le rock, c'est quatre accords. Tout le monde peut y parvenir. Ce qui fait la différence entre un bon disque et un mauvais disque, c'est l'émotion. Et on ne peut pas mettre des mots sur l'émotion.



Mick Jagger
She's the Boss
1985, Atlantic Records

Celui-là, je l'ai acheté parce que j'adore le titre. Tu t'appelles Mick Jagger et tu choisis *She's the Boss* comme titre de ton premier disque solo. Je trouve ça génial. Et vous savez quoi ? Il m'arrive aussi d'acheter des disques uniquement pour la pochette.

EN VRAC

HARD DISCOUNT STREAMING

La chaîne de supermarchés Aldi lance en Allemagne un service de streaming musical. Elle proposera des abonnements appelés *Aldi Life* à 8 euros par mois et ce, pour une écoute illimitée. Une collaboration entre Napster (pour l'offre musicale) et la filiale électronique de Lenovo, Medion (pour les aspects techniques). Il n'est pas encore question actuellement d'importer le service en Belgique, mais qui sait ?

ET VOUS ÊTES CHAMPION!

Un nouveau champion de « Poetry Slam » a été désigné en ce mois d'octobre. Il s'agit d'un Bruxellois, Simon Raket. Chaque participant disposait de trois minutes pour s'imposer. Simon Raket représentera la Belgique lors du championnat d'Europe de « Poetry Slam », le 21 novembre en Estonie. Le prix du public a quant à lui été attribué au Montois Giovanni Centola.



DENIS K REÇOIT LE PRIX FRANCAUTEURS

Entre un premier EP remarqué et un album prévu fin 2016, Denis K grossit les colonnes des rédactions en faisant l'actualité. L'association francAuteurs lui a en effet décerné cette année son prix annuel. Le Prix francAuteurs, d'une valeur de 1.000 euros, est décerné annuellement par l'association francAuteurs; il s'agit d'un prix d'encouragement dans la démarche artistique et créative, décerné à des créateurs membres de la SABAM. Pour l'année 2015 il était donc attribué à la discipline « Musique ».

MERCI CHARLES !

Majid Bekkas récompensé

Le prix « Coup de Coeur 2015 » de l'Académie Charles Cros a été attribué à Majid Bekkas pour son album *Al Qantara*. Les disques sélectionnés comme « Coups de cœur » figurent automatiquement dans la présélection de disques soumis au vote des Grands Prix Charles Cros du palmarès annuel.

LAVALLÉE A OUVERT SES PORTES

Du 3 septembre au 11 octobre 2015, le centre de création LaVallée a célébré son ouverture officielle. LaVallée c'est 5.000m d'ateliers, des salles d'exposition et des appartements qui accueilleront des artistes en résidence; ce sont aussi 60 créateurs installés dans le quartier du canal à Molenbeek: plasticiens, graphistes, peintres, stylistes, sculpteurs, décorateurs... Le lieu accueille de nombreux événements.

www.creativespot.be/spots/Lavallee

DIDIER LALOY & KATHY ADAM AU WOMEX

Sélectionné par le jury Womex, le duo Belem s'est produit fin octobre en showcase à l'occasion de l'édition 2015 du festival, à Budapest. Cela méritait d'être souligné, non ?

STARFLAM

Seg raccroche le mic

Starflam a relayé via communiqué sur son site, la décision de Seg de se retirer de la scène. *Nous tenons à lui dire MERCI pour toutes ces années où il s'est impliqué sur le devant de la scène mais aussi dans ses fonctions « d'Homme de l'ombre ».* Seg est le fondateur de H Posse, le collectif qui a inspiré et fait naître les carrières des membres de Starflam.

TOO MUCH LA CHAPELLE

La Chapelle Musicale a ouvert une nouvelle page de son histoire en lançant le concept MuCH et sa saison MuCH Music. La Chapelle propose ainsi au grand public plus de 60 concerts dans le nouveau Studio Haas-Teichen muni de 240 places face à la forêt de Soignes. Par cet acronyme, la Chapelle Musicale (Music Chapel) veut montrer par là qu'elle est à la fois et bien plus qu'une école et bien plus qu'une salle de concerts. À vous de juger sur place!

www.musicchapel.org

AU JARDIN DES OLIVETTES

La rue Pied du Pont des Arches à Liège résonne à nouveau grâce à la musique qui s'échappe des portes des Olivettes. Le célèbre café chantant Les Olivettes, entièrement rénové, retrouvent ses habitués tout en ayant conservé son esprit d'origine. Le déplacement de la scène au fond du café (qui accueille également un piano tout neuf), a permis d'agrandir l'espace. Allez pousser la chansonnette!

HOST AN ARTIST

Résidences d'artistes chez l'habitant

Hostanartist est une plateforme en ligne qui permet à des « propriétaires » d'espaces privés ou publics - maisons de vacances, appartements, chambres, ateliers, locaux libres - d'offrir à des artistes des lieux de résidences de création. En échange de ces résidences, les artistes offrent à leurs mécènes une œuvre d'art, un texte original, un cours particulier, un concert privé ou toute forme qui permet de créer un lien inédit avec leurs hôtes. Et si vous préférez votre caravane à Blankenberge ?

www.hostanartist.com

HELL YEAH!

ou le Baz'art à la RTBF

Nouveau format de La Trois, cette émission présentée par Hadja Lahbib suit son invité dans une de ses « journées-type », à la découverte des lieux qu'il apprécie, à la rencontre de personnes qui comptent pour lui, ... L'idée étant que d'étape en étape, l'invité se dévoile, par petites touches. Spécificité supplémentaire, l'une des étapes doit se dérouler nécessairement de l'autre côté de la frontière linguistique, en suivant le principe de « chacun dans sa propre langue ». Ont déjà été invités Arno ou Jean-Louis Colinet. Du côté des radios, ou plus exactement des webradios, l'offre se diversifie avec notamment une chaîne consacrée au metal où vous pourrez écouter 666 titres (oui oui 666) *forgés dans un métal inoxydable. La Vie en Rose* a elle aussi droit à son pendant webchannel.

MANÈGE.MONS

Degeneffe succède à Vasseur

Le Conseil d'administration du manège.mons a arrêté son choix à la succession d'Yves Vasseur comme directeur de l'institution. Le manège.mons est en termes d'emploi (cent personnes) et de moyens financiers, une des plus grosses institutions culturelles en Fédération Wallonie-Bruxelles. Et l'après Mons 2015 s'avère déjà comme un beau défi à relever.



REGARDS CROISÉS

Les pratiques culturelles en Fédération Wallonie-Bruxelles

Cette publication s'attèle à présenter les principaux enseignements issus d'un travail de recherche commandité par l'Observatoire des Politiques Culturelles, dont le coup d'envoi a été lancé en mars 2012. L'objet de cette enquête réside dans l'étude compréhensive des pratiques culturelles des publics fréquentant les lieux culturels subsidiés par la Fédération Wallonie-Bruxelles et des modalités de réception de ces pratiques par les opérateurs culturels. L'étude peut être consultée dans son intégralité via le site de l'Observatoire: www.opc.cfwb.be.

ON FERME!

Après 19 années de bons et (loyaux) services, le label Atmosphériques met la clé sous le paillason. La maison française avait été créée et était dirigée par le belge Marc Thonon, que nous rencontrons il y a 3 ans pour une « Trajectoire » au sein de Larsen. *Nous sommes un label indépendant. La seule possibilité de continuer est de vendre des albums. Nous sommes condamnés au succès. Nous sommes actuellement dans un ratio de 90/10: 90% de ce que produit le label n'est pas rentable, les 10% qui restent nous rapportent de l'argent et nous permettent de tout financer. Mais ce n'est pas sain que de compter sur un seul artiste du catalogue, comme Louise Attaque à nos débuts ou Charlie Winston aujourd'hui. Ces deux dernières années ont été particulièrement difficiles.* Noa Moon, la dernière signature belge du label, va devoir retrouver un toit.

BELGIUM UNDERGROUND

1^{re} apparition à Bozar

L'application Belgium Underground, chapeauté par PointCulte, a été présentée pour la première fois au public du 8 au 10 octobre à l'occasion du Bozar Electronic Art Festival. L'appli s'est donnée pour mission d'explorer la musique underground belge entre les années 1976 et 2015. Un beau projet, ambitieux, qui passionnera les archivistes et défricheurs en tous genres. Affaire à suivre.

LES BELGES EN CLIP AU FIFF

Parmi les clips sélectionnés au FIFF dans la catégorie Courts-métrages - Clips, on retrouve des artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles, à savoir les Great Mountain Fire, BRNS, Aksak Maboul ou encore Enkephalin. Mais c'est un clip franco-américain qui aura été primé au final: *She's bad* par DyE feat. The Egyptian Lover (FR/USA). Rendez-vous l'année prochaine.

DISCOVER DISCOGRAPH

Discograph est un site web qui permet de visualiser de manière interactive les relations entre les artistes, leurs labels, leurs différents groupes et collaborations, etc. Cette visualisation est établie à partir des données de la DB du site discogs.com, le site qui répertorie tout ce qui a trait à la musique - principalement - sur vinyl (c'est aussi la plus grande plateforme de vente des disques vinyls pour collectionneurs). Une façon ludique et ingénieuse de découvrir la galaxie de son groupe préféré.

<http://discograph.mbrsi.org/>

QUI VEUT UNE PLACE ?

La RTBF en collaboration avec la Fnac se lance dans la vente en ligne de tickets de concert (mais pas que). C'est déjà sur le web: www.rtbef.be/ticket.

[TACTUS], LA SÉLECTION

Pour cette sixième édition de [tactus], neuf candidats compositeurs du monde entier ont été retenus. Composition pour orchestres: Daan Janssens (Belgique), Giulia Lorusso (Italie), David Mettens (USA), Hoi Chak Roydon TSE (Canada). Pour la musique de chambre: Guillaume Auvray (Belgique), Hana Do (Corée du Sud), Burzyńska Nikolet (Pologne), Emma-Ruth Richards (Royaume-Uni), Maria Romanova (Italie). Ce Forum pour Jeunes Compositeurs a pour objectif de leur permettre de développer leurs connaissances et de se familiariser avec les formes de l'orchestre symphonique et de la musique de chambre.

À LA RECHERCHE D'UNE PARTITION ?

Music Shop Europe est un site de vente en ligne de partitions de musique (et autres CD ou accessoires musicaux). Vous y retrouverez les partitions de toutes les musiques, de tous les styles et genres, pour tous les orchestres et tous les instruments, dans différents degrés de difficulté. Très complet.

www.musicshopeurope.com

KLARA EN CHANSONS

Depuis un an, Patrick Riguelle et Jan Hautekiet présentent ensemble, sur Klara, *La Vie est Riguelle*, une émission de radio dédiée à la chanson française. Patrick Riguelle dit vover un amour inconditionnel à la chanson française, comme il le confiait lors du lancement de l'émission: *Jan et moi sommes deux Bruxellois, nous avons donc été élevés dans un environnement bilingue. La musique que nous diffusons est celle de notre jeunesse. L'occasion d'écouter chaque samedi, une émission qui aborde un thème différent... et de redécouvrir des trésors de la chanson qui ne passent que très rarement sur les ondes de la partie francophone du pays!*

ONB & MONNAIE
La Fusion

À terme donc, il ne devrait en rester qu'un... L'échéance de 2026 est avancée, ce qui peut paraître assez éloigné mais il s'agit avant tout de répondre au souci d'éviter une catastrophe sociale en lissant les effets de la réforme. En effet, les départs à la retraite devraient éviter d'ici-là des licenciements purs et durs. La réforme prévoit l'engagement d'un directeur musical commun aux deux formations et la création d'une académie d'orchestre commune à l'ONB et à la Monnaie. On évoque aussi la mise sur pied d'un ensemble de musique contemporaine et l'organisation d'un concert annuel réunissant les effectifs des deux orchestres dans la salle de Bozar. On se donne rendez-vous dans dix ans?

SABAM JAZZ AWARDS

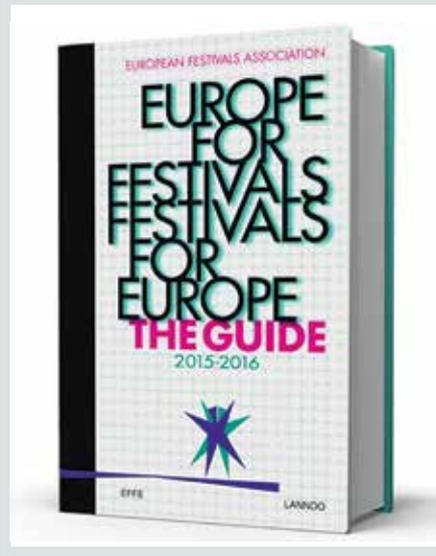
La sixième édition des Sabam Jazz Awards, récompensant les meilleurs musiciens de jazz en Belgique, ont été décernés à Laurent Blondiau et Antoine Pierre à l'issue du Belgian Jazz Meeting se déroulant cette année à Bruges. Le trompettiste et compositeur Laurent Blondiau a remporté le Sabam Jazz Award du musicien confirmé *tant pour la qualité de ses musiques dans MikMääk et dans les groupes auxquels il participe que pour sa volonté d'attirer tous les publics*, selon la société belge des auteurs, compositeurs et éditeurs. Quant au batteur et compositeur Antoine Pierre (*voir la rencontre dans ce numéro - ndlr*), il a quant à lui obtenu le Sabam Jazz Award du jeune talent. Les Sabam Jazz Awards récompensent les meilleurs musiciens de jazz par un soutien financier (10.000 et 5.000 euros) qui doit servir au développement de leur carrière musicale. Une Muse de la Sabam a été attribuée à Jean-Pierre Bissot, le directeur du Gaume Jazz, «pour son inlassable volonté de favoriser des expériences musicales et de donner à des musiciens belges les moyens de concrétiser des projets musicaux auxquels ils rêvaient».

PRIX HENRI POUSSEUR 2015

Attribué toutes les années impaires, le Prix Henri Pousseur récompense un jeune lauréat d'un Conservatoire de la Communauté française Wallonie Bruxelles. Doté d'un montant de 1.500 euros, il consiste en la commande d'une œuvre mixte (instrumentarium à négocier avec le Centre) que le Centre Henri Pousseur créera l'année suivante dans le cadre du festival Images Sonores. Les candidatures sont à envoyer au plus tard le 18 décembre 2015.

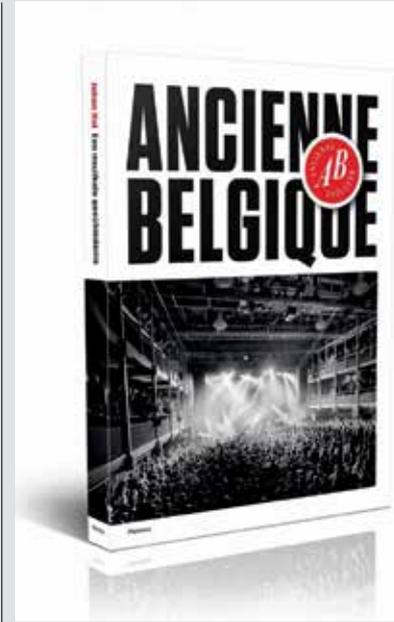
ALORS, HEUREUX?
Don't Stop Us Now!

Selon une étude «scientifique» menée par un chercheur en neurosciences néerlandais, la chanson *Don't Stop Me Now* de Queen arrive en tête du classement des titres de ces cinquante dernières années qui mettraient les gens «le plus de bonne humeur». Le chercheur s'est référé à trois critères dit-il «essentiels» pour faire d'une chanson une «feel good song». Il faudrait donc des paroles positives, un tempo de 150 battements par minute et des notes dans la tonalité majeure. Mouais...


EFFE AWARDS
Le guide!

250 représentants de festivals de toute l'Europe se sont réunis à Paris le dimanche 27 septembre pour l'annonce des premiers Prix remis par EFFE (Europe for Festivals, Festivals for Europe). Un jury international, présidé par Vincent Baudriller, directeur du Théâtre de Vidy à Lausanne, a récompensé 12 des festivals européens les plus avant-gardistes en 2015. Une sélection effectuée parmi 760 festivals disséminés dans 31 pays. En Belgique, c'est le festival NEXT qui s'est vu récompensé, pour son approche transfrontalière et inter-linguistique innovante. EFFE édite également un guide papier contenant des articles inspirants sur la vie des festivals labellisés ainsi que des informations essentielles sur chaque festival participant à la plateforme.

www.efe.eu


LES 35 ANS DE L'ANCIENNE BELGIQUE
dans un livre

Du music-hall des années 1930 à la salle occupée par les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale, des yéyé au punk, en passant par la new-wave, sans oublier Jacques Brel, Georges Brassens, Édith Piaf, Johnny Hallyday, David Bowie, Lou Reed ou plus récemment Puggy ou Stromae, Johan Raal plonge avec délectation dans l'histoire de ce temple dédié à la musique.

Johan Raal, AB. *Une salle de légende*, Renaissance du Livre

POSTULEZ! AVANT LE 30 NOVEMBRE

À l'occasion de la 8^e édition de la «Résidence recherche artistique», l'Ircam propose aux compositeurs et artistes de soumettre leurs projets portant sur *de nouveaux paradigmes nécessitant des collaborations avec les recherches de l'Ircam*. Le programme de résidence est ouvert aux artistes internationaux sans restriction d'âge ou de nationalité. Ceux-ci devront mener des recherches expérimentales en utilisant les installations des partenaires de l'Ircam et le vaste environnement de recherche de l'Ircam. Chaque candidat sélectionné se verra accorder une résidence à l'Ircam ou un de leurs partenaires pendant une période de trois ou six mois. Les lauréats recevront également 1.200 euros par mois pour couvrir leurs frais de résidence.



ENTRETIEN

Baloji

LE NOUVEAU NÉGROPOLITAIN

Né au Congo, élevé en Belgique, le rappeur pluridisciplinaire est surtout un citoyen du monde qui assume parfaitement ses contradictions. Déjouant les codes de la culture hip-hop dont il se réclame plus que jamais, Baloji poursuit ses aventures artistiques loin du formatage. Précis dans le verbe, inventif dans sa musique et toujours juste dans l'esthétique, il revient au grand jour avec l'épatant EP *64 Bits et Malachite*. Avant l'arrivée en 2016 de son nouvel album solo et de son premier long métrage comme réalisateur, il prend la pose et s'impose dans un entretien d'une rare sincérité. Pas de doute, ce mec-là, il a la classe...

LUC LORFÈVRE

«Je suis d'ici et de là-bas et j'assume mes contradictions»

Le clip de *Capture* que vous venez de réaliser au Congo s'ouvre avec le slogan *Nouveau Negropolitain*. Est-ce une manière de vous définir ?

Le terme *Negropolitain* vient d'Haïti. Il est utilisé par les Haïtiens restés sur l'île pour définir leurs compatriotes partis vivre dans des grandes métropoles où ils se sont accaparés les codes culturels et vestimentaires européens. Étant donné mon parcours (*Baloji est né à Lubumbashi mais a été emmené en Belgique par son père dès l'âge de trois ans - ndlr*), je me sens un peu comme un *Nouveau Negropolitain*. Au Congo, je suis considéré comme quelqu'un issu de la diaspora alors qu'en Europe, je suis toujours un Africain. Je suis d'ici et de là-bas et j'assume mes contradictions.

Vos deux premiers albums solo mariaient hip-hop et musique africaine. Votre EP *64 Bits & Malachite* ajoute aussi de l'électro. C'était une évolution logique pour vous ?

La base de ma musique, c'est le hip-hop. Et ma démarche est finalement la même que celle des autres rappeurs. Aux États-Unis, les artistes hip-hop s'expriment en s'inspirant de leurs racines et samplent James Brown, Otis Redding ou des jazzmen. Sur mes deux premiers albums solo *Hotel Impala* et *Kinshasa Succursale*, j'ai souhaité moi aussi remonter le fil en introduisant plusieurs éléments propres à la culture congolaise. Mais plutôt que de m'appuyer sur des samples, j'ai misé sur de vrais musiciens et sur les instruments traditionnels. Je devais faire mes preuves, j'étais prudent. Maintenant, je peux revenir à quelque chose de fondamentalement plus hip-hop et électro. Et si un morceau comme *Capture* peut parfois évoquer le côté sombre de Joy Division, c'est aussi dû à l'influence de Olugbenga du groupe Metronomy et du producteur Thomas Azier avec qui j'ai travaillé sur mon EP. Ils sont tous les deux fans de la musique des années 80.

En 2010, votre deuxième album solo *Kinshasa Succursale* avait été refusé par EMI, votre maison de disques de l'époque. Votre EP et l'album qui suivra en 2016 sont distribués par le label Island France qui est venu vous chercher. Vous le vivez comme une revanche ?

Pas du tout, je ne fonctionne pas comme ça. Le passé, c'est le passé. Avec le recul, je me dis seulement que mon album *Kinshasa Succursale* est peut-être sorti deux ans trop tôt. Ce n'était pas le bon timing. EMI s'attendait à ce que je fasse un truc commercial à la Magic System. Finalement quand le disque a été disponible (*il a été distribué gratuitement sous blister dans l'hebdomadaire Focus Vif - ndlr*), le bouche à oreille a bien fonctionné. Je me suis retrouvé dans des play-lists de dj's et de producteurs très influents en Angleterre ou aux États-Unis. J'ai aussi bénéficié d'un bon relais sur les réseaux sociaux. Finalement, *Kinshasa Succursale* a eu une belle vie grâce à tous les concerts que nous avons donnés. Deux labels français, Because et Island France, m'ont approché et j'en suis très heureux. Mais ce n'est pas une revanche.

Est-ce encore important d'avoir un label derrière vous aujourd'hui ?

C'est important d'avoir des gens qui vous soutiennent. Si Island France est une nouvelle entité, le label Island a, quant à lui, déjà une belle histoire (*fondé par Chris Blackwell, il a signé Grace Jones, U2 ou encore Disclosure - ndlr*). Mais je reste un profond adepte du «do it yourself». Ma mésaventure avec EMI m'a poussé à une certaine autonomie et à une multiplication des casquettes. Je suis musicien, mais pour avancer, je dois m'impliquer dans tous les aspects du métier : management, direction artistique, relations presse... Cela permet de conserver une cohérence sur l'ensemble du projet. Je crée la musique, mais aussi la pochette, les photos, les clips que je réalise, les vêtements que je dessine.

Qu'est-ce qui a motivé votre décision de participer à la campagne de pub *Choose Happiness* de Coca-Cola cette année ? L'argent, l'exposition médiatique, le thème ?

C'est l'ensemble de tous ces éléments. J'avais adoré les images de la version américaine

de cette campagne. Je trouvais ça très beau sur le plan esthétique. Je me suis dit qu'il y avait aussi un message intéressant à faire passer, cette idée de surpassement de soi, de l'effort. On n'arrête pas de nous balancer des trucs négatifs à la télé et là, il y avait un message presque naïf qui me touchait. J'ai donc accepté de faire un casting de voix où je devais lire un texte en français mais que je n'aimais pas du tout. J'ai demandé à écrire moi-même le texte et Coca-Cola l'a accepté. Je me suis dit aussi que c'était «fort» de faire passer une pub en français dans les cinémas flamands. Fort pour la communauté congolaise également.

Lors de l'un de ses premiers concerts de reformation, votre ancien groupe Starflam a dédié la chanson *Annésie internationale* à tous ces rappeurs qui vendent leur âme à Coca-Cola. Ça vous a touché ?

Je n'étais pas au courant. Je l'ai appris lors d'une récente interview radio (*c'est notre consœur Myriam Leroy qui l'a évoqué avec Baloji dans son émission Coupé au Montage - ndlr*). Je m'en fous. J'en ai un peu marre de ce discours de victime qu'on entend trop souvent dans le hip-hop. Beaucoup de rappeurs se plaignent qu'on ne parle jamais d'eux alors qu'ils s'excluent eux-mêmes des médias. Je suis un rappeur africain et on est venu me chercher pour véhiculer un message qui propose le bonheur aux gens. J'ai bien fait d'accepter.

Vous êtes allé voir sur scène Starflam depuis que le groupe s'est reformé sans vous ?

Non. Je n'ai plus de contact avec eux. Ils ont essayé de me joindre via un de mes frères mais ils ne m'ont pas appelé directement. S'ils me l'avaient demandé, j'aurais décliné l'invitation. Les reformations, j'appelle ça «le plan Machiavel». Ce n'est pas pour moi. Je préfère travailler sur mes nouveaux projets. Je suis très fier de mon parcours avec Starflam, mais Starflam, c'est le groupe de mon adolescence. Ça doit en rester là.



Bien avant Stromae, vous avez joué au festival Coachella en Californie, vous avez réussi à percer en Flandre en chantant en français et vous avez côtoyé des stars internationales. Pourquoi le public belge l'ignore-t-il alors qu'il sait tout de Stromae ?

SA démarche ressemble à la mienne dans la mesure où il contrôle son projet de A à Z. Et si c'est vrai que j'ai enfoncé certaines portes avant lui, la comparaison s'arrête là. On ne fait pas la même musique. Et puis, je suis plutôt de nature discrète alors que Stromae, il communique sur tout ce qu'il fait, tout est mis en scène.

Lors du festival Coachella de 2013, vous avez invité Bono à danser pendant votre concert. À quoi avez-vous pensé ce soir-là avant d'aller vous coucher ?

À rien ! Mais le lendemain, quand j'ai vu qu'un spectateur avait posté la vidéo sur YouTube et que ça faisait le buzz sans qu'on parle de ma musique, je me suis dit : *Balo, tu devrais faire plus de marketing !* Ce n'était pas prémédité, même si je savais que Bono était dans la salle. Il se trouve que je connais sa femme pour avoir travaillé avec elle dans le

cadre d'Edun, sa marque de vêtements « équitables ». Je savais qu'elle aimait bien ma musique. Ce soir-là, nous étions invités à nous produire dans une villa en marge du festival. J'ai vu Bono dans la foule qui avait l'air de prendre du plaisir et je suis allé le chercher sans arrière-pensée.

Vous avez aussi croisé du beau monde sur la tournée Africa Express en 2012.

C'est mon plus beau souvenir. Pour cette tournée anglaise initiée par Damon Albarn, un train avait été affrété. La seule règle pour les musiciens invités était de voyager à bord du train sans manager et sans entourage. Une super idée parce que ça vous oblige à parler avec votre voisin, ce qui n'arrive jamais par exemple dans le backstage d'un festival. C'est notamment là que j'ai rencontré Olugbenga de Metronomy. Il y avait Amadou & Mariam, Damon Albarn, la fille des Noisettes qui sera sur mon disque, The Kooks ou encore Massive Attack avec qui j'ai joué. Paul McCartney nous a aussi rejoints sur une date et nous avons jammé sur *Indépendance tcha-tcha*. Oui, un grand souvenir.

Que pouvez-vous déjà nous dire sur votre album et vos projets pour 2016 ?

Il y aura des invités mais je veux garder la surprise. L'album est terminé mais, comme toujours, j'ai encore envie de rajouter des choses. J'ai aussi écrit deux scénarios de longs métrages. J'espère réaliser mon premier film l'année prochaine.

Faites-vous encore de la musique aujourd'hui pour les mêmes raisons qui vous ont poussé à rejoindre les Malfrats Linguistiques au milieu des années 90 ?

Oui. Pour moi, la musique, c'est viscéral. C'est dans mes tripes.



Balaji
64 Bits & Malachite
Island France

www.facebook.com/BALOJIofficiel



© Lara Herbinia

RENCONTRE FUSION WORLD CLASSIQUE

Askanyi

QUAND LA MUSIQUE CLASSIQUE RENCONTRE L'AFRIQUE

Askanyi est un nouveau projet tout à fait hors du commun qui semble faire l'impossible : lier la musique classique au chant africain. Sur son premier album éponyme, quatre belles voix africaines se font accompagner par un quatuor à cordes pour créer une musique à la fois classique, africaine et contemporaine.

BENJAMIN TOLLET

Le projet est tout aussi inattendu que logique dans une ville cosmopolite comme Bruxelles, une ville où les Zinnekes se croisent et se « pollinisent ». Si notre société multiculturelle peut créer des frictions, elle est aussi une source infinie de possibilités pour les artistes. C'est le cas d'Askanyi, né d'une étincelle quand Sébastien Paz Ceroni et Jupiter Diop jouaient ensemble dans le groupe de reggae Jupiter & Massive 5. Pendant une répétition, Jupiter a joué un morceau traditionnel qu'il avait harmonisé. Normalement, ils sont cinquante à chanter, toute la nuit. C'est une vénération à Dieu lors de laquelle ils rentrent en transe, raconte Sébastien Paz en parlant du « zikr » en question, à savoir un morceau traditionnel de la confrérie musulmane baye fall sénégalaise dont Diop fait partie.

La ressemblance avec la musique baroque m'a frappé. Je me suis mis alors à écrire un arrangement pour quatuor à cordes que j'ai enregistré sur ordinateur dans mon home studio. Je lui ai fait écouter, il a chanté et ça marchait, raconte Paz au sujet du morceau ZIKR en D mineur, le premier issu de ce projet. On était stupéfié que deux genres si différents, la musique baroque et la tradition baye fall sénégalaise, puissent se marier !

Par contre, l'arrangement pour Zikr en D mineur m'a pris quatre mois de travail. J'allais mettre quatre ans pour faire un album entier, un travail fou car il fallait réécrire pour des ins-

truments qui ne sont pas percussifs, alors que la musique africaine est percussive dans son essence. Il fallait essayer de faire ressentir ces rythmes dans la composition tout en gardant l'univers du quatuor à cordes qui a un côté beaucoup plus lyrique, raconte Sébastien Paz, qui s'est également tourné vers des amis compositeurs/arrangeurs pour l'aider à transcrire la musique : Ben Iriks, Ludovic Jeanmart, Robrecht Kessels et Jasper le Clercq. Je n'avais pas envie de me limiter à un style d'écriture, tout comme je ne voulais pas me limiter à un style africain.

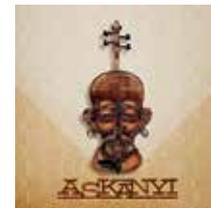
C'est comme ça que la chanteuse d'origine congolaise Nicole Letuppe entre en jeu, elle qui à son tour invite le chanteur/rappeur de Congo-Brazzaville, Fredy Massamba, pour les polyphonies africaines et pour les harmonies vocales. Un travail fou que Fredy a fait à merveille !

Pour avoir un équilibre entre les musiciens « européens » et les chanteurs « africains », il fallait une quatrième voix africaine. C'est la chanteuse d'origine burundaise Marie-Ange Teuwen qui s'est greffée au projet. Quatre plus quatre font huit, un chiffre qui symbolise l'éternité. Une belle symbolique.

QUESTIONS EXISTENTIELLES

Le contenu des chants, spirituels au départ avec Jupiter Diop, est devenu le fil conducteur thématique de l'album. Les chants touchent à des questions existentielles que chaque peuple se pose : d'où venons nous, quelle est la destinée de l'homme sur terre, quelle est sa relation avec Dieu, la mort et l'après-mort... Des questions qu'on se pose encore toujours et qui peuvent faire le pont entre deux cultures, l'Europe et l'Afrique, mais aussi à l'intérieur de l'Afrique. Car le Sénégal et le Congo sont deux pays complètement différents.

D'où aussi le nom Askanyi. Au départ, on s'était donné le nom de Zikr Project car on travaillait essentiellement avec la musique de Jupiter. Quand les autres chanteurs ont apporté leur répertoire, on a changé le nom. Askanyi veut dire « les peuples » en wolof, la langue de Jupiter. Les peuples, au pluriel.



Askanyi
Askanyi
Igloo Records

www.askanyi.com

**GRANDGEORGE***So Fine*

[PIAS]

RENCONTRE POP

GRANDGEORGE**L'INVITÉ SURPRISE**

Survenue de nulle part et attendue par personne, la chanson *So Fine* a été la ritournelle pop de notre été. À la fois légère, bucolique, pleine de vie et parfumée d'un charme discret, elle est parfaitement à l'image de son auteur, GRANDGEORGE. Derrière ce nom écrit en lettres capitales, se cache un bonhomme attachant au parcours professionnel et géographique atypique. Arrivé sur le tard dans le monde de la musique, cet artiste a très vite trouvé sa place dans nos cœurs avec audace et sans esbroufe. Et on l'aime aussi pour cela. Enregistré chez nous et mixé à New York par Mark Plati, producteur de David Bowie, The Cure ou... Puggy, le premier album de GRANDGEORGE est annoncé pour le 9 janvier prochain. Une bonne nouvelle : grâce à lui, on sait déjà que l'hiver sera un peu moins froid...

LUC LORFÈVRE

Ce qui arrive à GRANDGEORGE aujourd'hui, c'est un rêve de gamin qui se concrétise ?

Enfant, il m'arrivait de m'imaginer sur une scène avec une guitare, mais cela tenait plus du jeu, voire du conte de fée, que du rêve. Je suis plutôt du genre pragmatique. Et bien que passionné de musique, je n'ai jamais rêvé de devenir artiste car ça m'a toujours semblé inaccessible. J'ai donc suivi des études traditionnelles et je suis devenu ingénieur commercial. Arrive l'année 2013... J'approche de la trentaine, j'ai un chouette boulot, un chouette patron, une chouette vie, mais je me dis quand même que je devrais essayer, *juste pour voir*, d'écrire un album.

Vous avez pris une année sabbatique pour écrire vos premières chansons. Comment se sont-elles mises en place ?

J'avais économisé de l'argent, prévu un budget et même renoncé à des vacances. Le premier jour de mon congé, j'ai acheté de la moquette pour isoler l'acoustique de mon appartement afin de ne pas emmerder les voisins. En trois mois, j'avais plus d'une dizaine de chansons. J'ai ensuite recruté des musiciens pour enregistrer une maquette

convenable et j'ai tout terminé comme prévu pour la fin de mon année sabbatique. J'avais atteint mon but. Le premier jour où j'ai recommencé à bosser, un ami m'a proposé de me mettre en contact avec le label [PIAS] et j'ai signé un contrat avec un premier album à la clef...

Vous débarquez assez tard dans le monde impitoyable de la chanson. C'est un atout ou un inconvénient ?

Moi, je le vois comme un avantage. Je ne crois pas que j'aurais pu atteindre un tel résultat si j'avais enregistré mon premier album à l'âge de dix-huit ans. Et je ne parle pas seulement de la qualité des chansons. On est plus mature à trente-quatre ans qu'à dix-huit, c'est indéniable. J'ai aussi acquis une expérience professionnelle qui me permet de mieux appréhender le côté business de la musique, de ne pas m'emballer trop vite, de gérer un projet en me fixant un rétro-planning et de rester les pieds sur terre. Et puis, en cas de coup dur, je sais que j'ai toujours un job et une vie à côté.

Dans votre biographie de presse, vous commencez par citer les noms des trois villes de « votre vie » : Paris, Bruxelles, Londres. Pouvez-vous nous expliquer ?

Paris, j'y suis et j'y ai vécu jusqu'à l'âge de sept ans. J'ai ensuite suivi mes parents à Londres et maintenant je bosse à Bruxelles. Ce sont trois villes où je me sens particulièrement dans mon élément. Paris et Bruxelles, c'est un peu la maison. Londres est davantage synonyme de plaisir.

***So Fine* s'est imposé comme le tube feel good de l'été 2015. C'est ce ton léger et bucolique qu'on retrouvera sur votre premier album qui sort le 9 janvier prochain ?**

Je suis d'une nature optimiste et *So Fine* reflète parfaitement mon état d'esprit. Sur le EP qui est paru avant l'été, il y a aussi *If*, une chanson moins légère adaptée d'un poème de Rudyard Kipling. L'album naviguera entre ces deux pôles. Ce EP est plus qu'une carte de visite, c'est une porte d'entrée pour l'album.

www.facebook.com/GrandGeorge.official

RENCONTRE JEUNE PUBLIC

Michael et Moi

BAMBI, BAMBINS, BD ET AUTRES CURIOSITÉS

En pleine préparation d'un spectacle jeune public, Karin Clercq et Marie Warnant unissent leurs forces pour donner vie à une bande dessinée et ressusciter l'âme de Michael Jackson. Sans « moonwalk », mais avec beaucoup d'humour et d'énergie.

NICOLAS ALSTEEN



© Marco Paulo

Quelle est la genèse du projet Michael et Moi ?

Karin Clercq : En 2012, Marie Warnant m'a contactée pour me faire part de sa volonté de créer un spectacle jeune public. Quelque chose de visuel et d'un peu inhabituel. Ça correspondait aussi à l'envie de se détacher de nos projets respectifs, de se retrouver autour d'une collaboration. Pendant un an, nous nous sommes vues une fois par semaine en vue d'écrire le scénario. Nous sommes parties de cas concrets – nos filles – en essayant de voir comment faire évoluer notre personnage principal, la petite Luce. Très vite, on a eu l'idée de faire intervenir Michael Jackson dans l'histoire. Je ne sais plus pourquoi ni comment. Toujours est-il qu'on adore le funk, la soul, et l'énergie positive qui peut se dégager d'un album comme *Thriller*.

Michael et Moi intègre à la fois une BD, un disque et un spectacle. Dans quel ordre les choses se sont-elles précisées ?

On a d'abord écrit l'histoire. Dans la foulée, on a travaillé sur la musique et puis, on a rencontré le dessinateur Marco Paulo. C'est quelqu'un qui a beaucoup d'humour, un mec capable de supporter deux

filles avec de gros caractères. On aimait bien son approche de la bande dessinée. Son univers était parfaitement en phase avec l'idée qu'on se faisait du projet: quelque chose de mignon et d'incarné, sans pour autant tomber dans les clichés gags et les raccourcis « enfantins ». Une fois la BD terminée, nous avons affiné certains textes et peaufiné la musique pour proposer un tout cohérent.

Sans tout dévoiler, pouvez-vous planter le décor du spectacle ?

C'est l'histoire de Luce, une petite fille de six ans. Elle est assez timide. C'est une « rêveuse professionnelle ». Un jour, sa grand-mère lui offre *Thriller*, un album de Michael Jackson. Luce l'adore et elle se met à danser sur la musique. Mais uniquement dans sa chambre parce qu'elle n'ose pas le faire devant les autres. Un matin, elle va rencontrer Michael Jackson. Ce dernier va lui proposer de danser le « moonwalk » sur la lune. Mais d'un coup, il disparaît...

Le spectacle aborde la question de la liberté, de l'émancipation et de la confiance en soi. Ce sont les thèmes principaux ?

La confiance en soi est vraiment le sujet central de *Michael et Moi*. Mais il y a aussi l'ou-

verture aux autres, le fait d'oser se lancer, de répondre à l'appel de ses rêves dans un monde de plus en plus formaté. On a vraiment cherché à mettre sur pied un projet susceptible de plaire aux enfants et aux parents. Tant dans l'écriture que musicalement.

Parallèlement à la BD, vous publiez un album de douze chansons. S'agit-il d'un répertoire original ou de reprises de Michael Jackson ?

C'est un répertoire original. Bien que, à un moment dans la BD, Luce croise deux jeunes chanteuses – plus si jeunes que ça – qui reprennent un morceau de Michael Jackson (*Don't Stop 'Til You Get Enough*). Cette reprise sera sur le disque...

Pour mettre en œuvre Michael et Moi, vous êtes passées par KissKissBankBank. Pourquoi recourir à une plateforme de financement participatif comme celle-là ?

La question s'est posée. Au final, on a voulu rester libre et garder la main mise sur le projet. Aujourd'hui, compte-tenu du contexte, quand tu défends le potentiel d'un spectacle dans lequel tu crois profondément, mieux vaut rester autonome. KissKissBankBank nous offrait cette opportunité. C'est donc volontaire et totalement assumé.

RENCONTRE JAZZ

Antoine Pierre

URBEX: JAZZ ET FRICHE

Antoine Pierre est l'un des jeunes drummers que beaucoup de jazzmen veulent avoir dans leur groupe. On l'a vu aux côtés de Jean-Paul Estiévenart, de Toine Thys, d'Enrico Pieranunzi, de Philip Catherine et au sein de groupes tels que LG Jazz Collective ou TaxiWars. Cette fois-ci, ce surdoué de la batterie propose son propre projet: Urbex.

JACQUES PROUVOST



Urbex, cela veut dire quoi et d'où vous vient cette fascination pour les villes et bâtiments abandonnés ?

Antoine Pierre : Urbex est la contraction des mots Urban et

Exploration. Il s'agit d'une discipline qui est à la croisée du sport et de la photo et qui consiste à visiter des lieux abandonnés pour en faire des photos «spectaculaires». C'est une expérience mystique. Tu arrives dans un lieu parfois presque intact depuis qu'il a été abandonné. La seule chose qui change c'est la nature qui s'y est réinstallée.

La musique s'est-elle construite autour de ce « concept » de chaos, d'abandon, de réhabilitation ?

Mes morceaux sont construits principalement à partir d'un état dans lequel je me trouve quand j'arrive dans un lieu abandonné: c'est comme si j'arrivais à comprendre tout ce qui s'y est passé et que je vois tout ce qui pourrait s'y passer. C'est ce concept «d'énergie» qui est devenu de plus en plus concret pour moi et que j'ai voulu rendre tel quel dans ma musique. La nature reprend le dessus et se sert de ce que l'homme a construit pour renaître et prouver qu'elle est toujours là et que rien ne peut la vaincre.

Avez-vous fait le « casting » du groupe après avoir écrit ou imaginé la musique, ou avez-vous écrit en fonction des musiciens ?

J'ai fait le casting avant de concrétiser les morceaux. J'avais un son en tête et je savais que j'avais envie d'un grand groupe avec des souffleurs, une basse électrique et des percussions. J'ai choisi les musiciens en fonction des rencontres musicales que j'ai eues avec eux auparavant. Lorsqu'on a commencé à jouer, le groupe avait déjà trouvé un chemin dans le son. J'ai écrit toute la nouvelle musique en fonction du son du groupe.

Comment avez-vous écrit les morceaux ? Sur un rythme, un « système », une mélodie ?

J'ai toujours un petit carnet avec moi dans lequel je note toutes mes idées. De temps à autre un déclic me donne l'idée précise du son que je veux avoir. Une fois que j'ai l'idée du son et de l'atmosphère que je veux dépeindre, j'utilise le matériel de ce petit carnet, qu'il soit rythmique, harmonique, mélodique, conceptuel... Je connecte les idées entre elles et puis je travaille sur la forme.

Le fait d'avoir passé un an aux States a-t-il changé votre façon d'appréhender le jazz. Cela a-t-il influencé votre façon d'écrire pour Urbex ?

Oui. New York a été une expérience incroyable pour moi. C'était très intéressant de se connecter autant avec la tradition. Pendant un an, je suis sorti presque tous les soirs dans les clubs de jazz pour assister à des concerts plus incroyables les uns que les autres. Ce qui m'a frappé c'est le jeu incisif que la plupart des batteurs ont. Il y a quelque chose de tranchant qui ne laisse rien au hasard et qui te fait sentir que c'est « here and now ». Je crois aussi avoir eu la chance de faire des rencontres qui m'ont poussé musicalement dans une voie que je n'aurais pas prise autrement.

Vous avez beaucoup joué avant d'enregistrer ? Le disque s'est fait dans les conditions d'un live ?

Quand je suis rentré de New York, on a joué l'ancien répertoire au Bravo et au Brosella. Durant le mois d'août, j'ai organisé des répétitions partielles avec les musiciens pour parcourir les nouveaux morceaux et s'habituer aux formes, aux systèmes rythmiques et harmoniques et approfondir quelques intentions. Ensuite, on s'est réunis pour 3 jours de résidence à la Jazz Station. On a joué ce répertoire pour la première fois au Marni et le lendemain, on est rentrés pour 3 jours en studio. Complètement isolés du monde, juste concentrés sur cette musique.

<https://antoinepierre.wordpress.com>

RENCONTRE ROCK
EXPÉRIMENTAL

PaT'Ton

THE SOUND OF C

Dans un monde musical où les frontières n'existent pas, où les flux migratoires font partie d'un tout parfaitement ouvert et maîtrisé, PaT'Ton imagine des mélodies transgéniques. Sur la route du changement depuis plus de vingt ans, les frères Bodson mettent leurs instruments au service d'une formule unique: du math-rock qui ne calcule pas, de l'électro court-circuitée par des mots anglais ou français, un jazz totalement libéré. De retour avec l'album *C*, le duo lance huit nouveaux morceaux sur les traces d'illustres laborantins (Cluster, Battles, PVT, Don Caballero). Mais qu'on ne s'y trompe pas: un groupe de la trempe de PaT'Ton, il n'y en a pas deux comme ça.

NICOLAS ALSTEEN



a discographie de PaT'Ton se résume assez facilement: trois albums en vingt ans. Votre rythme de production n'est pas très soutenu. Comment l'expliquez-vous?

Sam Bodson: Par essence, notre processus créatif est lent. On chipote énormément. L'architecture des morceaux est assez complexe. Pour arriver à rassembler toutes nos idées sur un disque, on a besoin de temps. Ça tient aussi au fait qu'on enregistre tout nous-mêmes. La production, c'est du fait maison. Comme on est assez minutieux et tenus à des délais de livraison indéterminés, on remanie les chansons, on rectifie quelques sons, on prolonge nos sessions. En trois albums, on n'a jamais arrêté une seule date de sortie officielle. On ne planifie rien. Chez PaT'Ton, il n'y a pas d'échéances.

Que signifie la lettre C qui orne la pochette du nouvel album?

Maxime Bodson: Déjà, ça se tenait de choisir la troisième lettre de l'alphabet pour un troisième album. Ensuite, comme les chansons de PaT'Ton naviguent systématiquement entre le français et l'anglais, le «C» semblait parfaitement approprié. Sa prononciation change d'une langue à l'autre, tout comme la signification connotée. D'un côté, on est confronté à «C'est» et de l'autre à «Sea». On peut aussi voir ce titre comme un clin d'œil à Confetti's et à la vague new beat des années 1980.

Vos chansons se caractérisent par un parti pris franco-anglais. Ce double emploi des langues, c'est votre marque de fabrique?

M.B.: Au départ, on chantait exclusivement en anglais. La formule était presque instrumentale. L'usage du français, ça s'est précisé comme une démarche volontaire. Chanter dans notre langue maternelle, ça donne une autre perspective aux textes. Car, au final, l'anglais reste un mode d'expression assez neutre. On ne court pas après un contenu narratif. Passer de l'anglais au français, c'est d'abord l'assurance de toucher à des ambiances musicales radicalement différentes. Chez PaT'Ton, l'énergie et le rythme diffèrent fortement en fonction de la langue utilisée et ce, indépendamment du sens des mots. Sur *C*, la voix est utilisée comme un instrument.

Pour la première fois de l'histoire, vos visages apparaissent sur la pochette d'un album. Qu'est-ce qui a motivé ce choix?

M.B.: Contrairement aux disques précédents, on s'est lancé dans l'enregistrement de *C* avec l'envie de faire quelque chose de simple. On voulait proposer un truc plus ouvert, moins hermétique. Cette démarche se traduit à travers la pochette de l'album. À partir du moment où on souhaitait renforcer la lisibilité du projet, il semblait cohérent de se présenter au public, de dévoiler nos visages, de prendre un tournant un peu plus pop. Cette pochette nous permet aussi d'affirmer la formule duo: à chaque face du disque son portrait. Notre démarche est beaucoup moins abstraite que par le passé.



PaT'Ton
C
Prohibited Records



© Fabienne Cresens

RENCONTRE CLASSIQUE

Stéphane Ginsburgh

Après des enregistrements consacrés à Morton Feldman, Satie ou encore Jean-Luc Fafchamps, Stéphane Ginsburgh se lance dans une intégrale des *Sonates pour piano* de Prokofiev. Un projet ambitieux nourri de nombreuses influences, des musiques du passé à la création.

AYRTON DESIMPELAERE

Pianiste, pédagogue et doctorant à la VUB, le pianiste belge Stéphane Ginsburgh arpente la scène internationale tout en développant son intérêt pour le répertoire contemporain, sans pour autant négliger l'héritage du passé. C'est ainsi qu'en décembre 2015, le label Cyprès fera paraître l'intégrale des *Sonates pour piano* de Prokofiev. Le co-fondateur du Bureau des Arts – devenu Sonar en 2011 – pour qui le renouvellement du répertoire et des formats de concerts est primordial, nous dévoile l'essence de son projet artistique.

Quelle est la genèse du projet ?

Les rapports particuliers que l'on développe avec la musique sont souvent très anciens et nourris de toutes sortes d'influences qu'il est toujours intéressant d'examiner. J'ai baigné dans un univers musical hétéroclite toute

mon enfance, je ne sais pas si cela m'a conduit en particulier à Prokofiev, mais il est certain que par son sens particulier de l'harmonie et la place centrale qu'il accorde à la pulsation, il y figure en bonne place. Enfin, je ne peux cacher que c'est véritablement par *Pierre et le Loup* que je suis entré dans sa musique. Et comme le dit avec humour Frederic Rzewski : *Un compositeur qui a écrit Pierre et le Loup ne peut pas être tout à fait mauvais !* S'engager dans une intégrale n'est pas au départ un projet construit. Souvent les choses ne se déroulent d'ailleurs pas selon un plan clairement établi ou comme on l'avait imaginé. Cela se révèle petit à petit et se concrétise finalement lorsqu'on se dit : *Tiens j'ai déjà joué toutes ces pièces ! Et si je complétais le cycle ?* Puis vient l'idée d'un enregistrement comme approfondissement de la réflexion sur la musique et besoin de fixer quelque chose.

Quels sont vos paramètres, influences pour l'interprétation de ce répertoire ?

Comme toujours lorsque l'on se plonge aussi intensivement dans un répertoire, on essaie de développer une vision aussi personnelle que possible et en accord avec ses propres conceptions. Avec Prokofiev, il est évidemment très difficile de faire abstraction de certaines interprétations aujourd'hui devenues historiques, en particulier celles de Richter mais aussi du compositeur lui-même. Paradoxalement, cela m'a peut-être aidé à poursuivre dans le sens d'une interprétation dénuée de tout romantisme excessif et à souligner à la fois le côté néo-classique de la mélodie « prokofievienne » mais aussi le modernisme de la déformation harmonique opérée par le compositeur. C'est finalement une inspiration de pouvoir écouter les enregistrements de compositeurs pianistes tels que Rachmaninov et Prokofiev pour se rendre compte du caractère assez simple et direct qu'ils donnaient à l'interprétation de leur musique. Ce que j'ai donc recherché en particulier est la clarté formelle et sonore des sonates combinée de la meilleure manière possible à leur massivité et à la richesse qu'elles déploient.

Comment s'est organisé le projet ?

La préparation se déroule forcément sur plusieurs années et avance au gré des concerts et du reste de l'actualité musicale. Quant à l'aspect organisationnel, il peut se résumer en ces quelques démarches principales : recherches d'un label, de financements, d'un studio et d'un piano. Dans mon cas et malgré la longueur du processus, j'ai eu beaucoup de chance : le label belge Cyprès a immédiatement accepté ma proposition ; Flagey m'a accueilli pour 7 jours dans le Studio 4 ; et j'ai pu travailler avec Aline Blondiau, une ingénieure du son absolument extraordinaire. La recherche d'un piano a été plus compliquée car je ne voulais pas d'un Steinway moderne trop uniforme. Après quelques hésitations autour d'un Bechstein pour me rendre compte que malgré sa clarté ce piano était un peu trop fragile, je suis tombé sur un Steinway D des années 70 dont le son m'a paru convenir parfaitement à ce que je cherchais, même si l'instrument n'avait jamais été rénové : des basses profondes, un médium chantant et un aigu brillant. Enregistrer près de trois heures de musique compliquée pour piano seul en 7 jours sans pause est certes une épreuve mais je doute que les conditions aient pu être meilleures !

Qu'est-ce qui vous attire dans les nouveaux répertoires ?

Le renouvellement constant et le brassage d'idées. Je ne peux pas envisager la musique sans création, elle est vitale, et c'est elle aussi qui nourrit ma réflexion sur la musique ancienne. Je me souviens m'être précipité avec avidité sur le premier volume des études de Ligeti dès sa publication en fac-similé chez Schott. Aujourd'hui, ce sont des classiques et la création poursuit quant à elle son chemin. Pour ce qui est de ma sensibilité, je suis très ouvert à toutes les démarches esthétiques, même si je sais que je n'ai matériellement pas le temps de toutes les embrasser.

Des projets pour l'avenir ?

L'avenir est essentiellement incertain et mouvant, c'est ce qui attise ma curiosité et nourrit mon désir de continuer. Mes projets se partagent pour l'instant entre l'approfondissement d'un répertoire classique (avec une affection spéciale pour Beethoven) et des collaborations avec des compositeurs. Je travaille en particulier avec Stefan Prins pour la création de son cycle *Piano Hero* à Darmstadt et Oslo en 2016 mais aussi avec Fabian Fiorini – qui écrit aussi en ce moment un cycle d'études pour moi – autour d'une réinterprétation de Bach au Concertgebouw de Bruges. Je poursuis aussi ma recherche sur un répertoire pour piano hybride lors d'une résidence à New York avec des compositeurs de là-bas dont Mark Applebaum, Guy Barash et Alec Hall; et en Europe avec Christophe Guiraud et David Shea entre autres. Je continue à faire vivre au fil des saisons tout ce répertoire pour speaking pianist que j'ai suscité et abordé ces dernières années avec Frederic Rzewski, François Sarhan, Jean-Luc Fafchamps et de nombreux autres.

Sergei Prokofiev

Nine Sonatas

Cyprus Records

.....
www.ginsburgh.net



© Isabelle Français

Cette commande étant arrivée in extremis, explique Alithéa, j'y développerai une pièce courte déjà travaillée avec Rudy Mathey, le clarinetiste de LAPS : des sons percussifs à la clarinette (les slaps) seront enregistrés en live, réinjectés, transformés en direct et gérés par les portables de Gilles Gobert et Gilles Doneux, tous deux à la console et aux manettes de jeux vidéo de cet ensemble dynamique, inventif et hors-norme. Il faut penser leurs ordinateurs comme des instruments de musique; j'aimerais donc prévoir une part d'improvisation pour ouvrir la partition. J'écris toujours en m'inspirant des musiciens qui interpréteront ma pièce : c'est une source d'échanges profitables. Une collaboration n'est pas un collage ni un gadget, mais une rencontre d'où naissent une forme et un sens. La combinaison acoustique-électronique prendra ici une dimension supplémentaire en créant un trio inédit.

Inventive, déterminée, soucieuse de mêler les disciplines artistiques et d'encourager la découverte musicale dans tous les milieux socio-culturels, Alithéa Ripoll est conférencière au Conservatoire de Liège et enseigne le clavier et le chant rock dans différentes asbl, n'acceptant les systèmes que pour en repousser les limites. Je compose en créant un alphabet couplé à un système de notes, mais si cela ne sonne pas, je n'en suis pas prison-

RENCONTRE
CONTEMPORAIN

Alithéa Ripoll

SLAP ET LAPS AU LOOP

Alithéa Ripoll, issue du Conservatoire de Liège, et Pierre Slinckx tout droit sorti de celui de Mons, recevront le Prix André Souris offert par la SABAM et décerné aux talents prometteurs par le Forum des Compositeurs lors du Festival Loop 2015 (du 24 au 28/11). La jeune compositrice, forte d'une trentaine de pièces, écrit pour l'ensemble LAPS un trio pour clarinette et deux laptops, *Ghosts (s)LAP(s) it up!*, qui sera créé le 26 novembre dans le cadre du festival.

ISABELLE FRANÇAIS

nière. J'écoute mes émotions et celles des artistes avec lesquels je travaille. Michel Fourgon a encouragé ses élèves à écrire pour être joués: toute pièce doit pouvoir vivre et il est aussi important de choisir ses musiciens, de s'essayer à la production que de composer.

Micro-opéra, musique pure, couplées au théâtre ou aux arts plastiques, peu de pièces sont restées dans les tiroirs d'Alithéa qui travaille à plusieurs commandes: *Dis-moi dix mots* à Radio France pour choristes collégiens et orchestre de lycéens, un quintette à cuivres graves pour Open Slide et un projet pour flûtes et électronique. Et ce n'est qu'un début...

.....
www.compositeurs.be/fr/festival_loop



© Isabelle Françaix

J'aime bien poser exagérément sur une photographie, à l'ancienne... confie Guy-Marc Hinant, en acceptant l'œil ultra-rapide de l'appareil-photo numérique qui le saisit en un cinquantième de seconde. Boutade ? Cinéaste, j'aime, plus que les images fixes, capter un fragment temporel à travers leur mouvement. Cette photo figée cache donc la mobilité de l'artiste : réalisateur de portraits de compositeurs, en quête cinématographique d'énigmes suspendues, conférencier du bruit et de l'écoute, scénariste et personnage de BD avec sa compagne Dominique Goblet, tête du label Sub Rosa... Guy-Marc Hinant décrypte les traces éphémères du temps.

ISABELLE FRANÇAIX

TRAJECTOIRE

Guy-Marc Hinant

AU BORD DE LA DISPARITION

« Cette attention envers l'accident me guide encore aujourd'hui, plus que toute volonté affirmée. »

CE QUI NOUS (RE)LIE

J'ai toujours un carnet avec moi, dans lequel je note ce que je vois, ce que je vis, ce qui survient et me paraît essentiel. J'évite d'y consigner mes sentiments; ce n'est pas un journal intime. Nous sommes aveugles à notre époque. Mes carnets m'aident à voir clair. Mon activité principale est sans aucun doute l'écriture, même si elle n'est pas destinée à la publication. J'en ai besoin pour comprendre le monde, me comprendre et survivre. Une fois un carnet achevé, j'en interroge le contenu que je transcris sur ordinateur. Guy-Marc Hinant écoute méthodiquement le réel et son permanent chaos, au-delà des règles de bonne conduite: je tente de tisser des liens naturels entre les faits et les êtres. La société nous oblige à compartimenter notre existence: on n'est pas à la fois compositeur, écrivain et gérant du commerce de son père, quelle que soit notre énergie! Cette tyrannie de la pensée est une souffrance en vérité. D'emblée, je me suis lancé dans différentes directions, avec le sentiment lancinant que ce n'était pas l'idéal... bien qu'incontournable. Ici, je ne songe même pas au talent (qui est une notion que je n'évoque jamais), mais à la nécessité intérieure. Et aux accidents qui, au fil d'une vie, peuvent nous en indiquer la direction.

Vers 7-8 ans, j'étais invité à un goûter aux Beaux-Arts de Charleroi quand j'ai vu la fresque de Magritte au-dessus de la scène. J'ignorais absolument ce que c'était et, sans aucune référence, terrifié et transporté, je me suis rendu compte que certaines personnes pouvaient recréer des rêves au cœur du réel. Peu importe la valeur esthétique de cette peinture murale, elle m'a permis de prendre conscience, comme les femmes nues perdues dans les gares de Paul Delvaux, d'une certaine étrangeté. Il y avait donc d'autres possibles au-delà des apparences. Cette prise de conscience est totalement subjective, mais je ne suis objectif en rien.

À la même époque, j'écoutais inlassablement les 45 tours de ma mère, comme ceux des Beatles et d'autres. Je connaissais par cœur la

moindre de leurs griffes et m'intéressais beaucoup à ce son répétitif quand l'aiguille butait contre une rayure et tournait en boucle.

Cette attention envers l'accident me guide encore aujourd'hui, plus que toute volonté affirmée. Le label Sub Rosa est né comme cela. Bien avant d'en avoir l'idée, c'est en feuilletant un vieux dictionnaire anglais que j'ai noté cette expression latine du siècle d'Oscar Wilde utilisée telle quelle pour évoquer l'intimité feutrée d'un conciliabule entre amis: on devisait « sub rosa ». Je savais que j'en ferais quelque chose un jour... Cela m'était consubstantiel, même si je devais encore en établir les liens.

CRYPTOGRAMMES, TRACES ET CYCLES

J'ai fait deux ans de philo puis étudié le cinéma à l'INSAS. À la fin de notre cursus, en 1984, Frédéric Walheer et moi avons raclé nos fonds de tiroir pour sortir un premier LP: Myths 1, Instructions for survival, en référence à Lévi-Strauss, dans lequel William Burroughs expliquait comment détruire un état. Les années 80 grouillaient de vitalité. Dans l'incroyable lieu presque en ruines du Plan K à Molenbeek, on pouvait écouter dans la même soirée et sur quatre étages Joy Division, Cabaret Voltaire et William Burroughs! Cette émulation nous a donné envie de créer un objet témoin, écoutable et lisible, au design reconnaissable. Ce fut le premier d'une série de 7 mythes, comme il y a 7 lettres dans Sub Rosa, et comme nous sortions dans les années 2000, les 7 volumes de l'anthologie du bruit et de la musique électronique. Cela s'est fait naturellement, sans préméditation mais avec ce type de structure qui prête après-coup à l'exégèse, au commentaire du commentaire. Sub Rosa mène un travail de profondeur en restaurant des bandes magnétiques comme celles d'André Stordeur, Léo Kupper, et récemment les enregistrements des cérémonies yanomami de chamanes d'Amazonie rassemblés par David Toop. En éditant parallèlement les recherches musicales de nos contemporains (sortent actuellement les travaux de Jean-Luc Fafchamps et Stéphane Ginsburgh - ndlr), nous gardons des traces de ce qui existe, vibre et se délite.

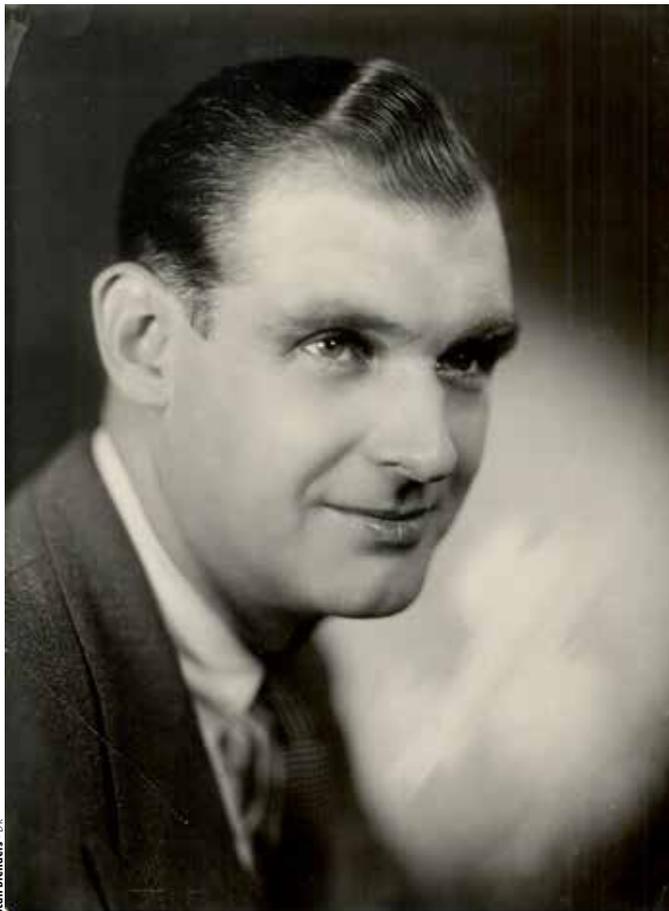
Dans les années 2000, j'ai entamé un travail cinématographique d'une douzaine d'années avec Dominique Lohlé autour de trois questions qui nous semblaient fondamentales, créant pour cela l'OME (l'Observatoire des Musiques Électroniques): qu'est-ce que composer de la musique? Qu'est-ce qu'écouter? Est-ce que l'avant-garde a encore un sens? Nous n'écrivions pas de scénarios mais chaque portrait d'artiste était lié à une contrainte, un contexte prédéfini: David Toop devant sa discothèque, Henri Pousseur dans une voiture... Que filmer dans un documentaire, comment saisir le réel qui nous fait face?

Aujourd'hui, nous terminons un film entamé il y a 5 ans: Rage. Nous désirions passer à autre chose pour éviter de tomber dans un procédé de fabrication. Nous avons tourné sporadiquement pendant 4 ans, filmant des théoriciens de l'anarchie, auscultant les débuts de la musique techno et acid qui se fait dans les squats. Ce sera le premier d'un cycle de Films-Mondes.

UNE MISSION, PEUT-ÊTRE...

J'ai entamé seul un autre cycle, très personnel, intitulé Oubli et Résistance: j'y interroge ce qui est au bord de la disparition. Le premier film sera consacré à Charleroi, ma ville natale, où l'industrie s'est effondrée bien avant ma naissance, avec la culture ouvrière, le wallon, le socialisme... Le deuxième, Birobidjan, est déjà sorti car c'est en faisant des repérages pour le premier que j'ai rencontré Benjamin Silberberg; l'histoire de son père, venant de Pologne, m'a conduit vers cette terre promise, éradiquée par l'antisémitisme de Staline, en même temps que le yiddish... Le troisième volet traitera de la guerre d'Espagne dans laquelle le père de Silberberg s'était engagé dans les brigades internationales.

Qu'est-ce qu'une histoire? Comment capter l'énigme d'une vie? On pourrait s'arrêter à l'intensité d'une émotion lors d'une rencontre et se réjouir simplement du fait qu'il s'est passé quelque chose, mais je ressens fortement l'intime devoir d'inscrire cela dans un art. Ce qui en résulte (enregistrement, documentaire, film...) nous en dit beaucoup sur nous-mêmes, au-delà des faits historiques. Toute création est ténue, tremblante: à la fois trace, disparition et... réapparition, plus éclairante.



Stan Brenders - DR

ZOOM

C'est arrivé près de chez vous

Ces derniers temps, en Belgique, les documentaires musicaux ont la frite. Un film passionnant se penche aujourd'hui sur une page arrachée du récit : le jazz des années 1930. Refoulée dans l'inconscient (collectif) d'une nation meurtrie par la guerre et les affres du nazisme, la carrière de Stan Brenders déroule le fil conducteur de *Manneken Swing*, une intrigue belge – donc surréaliste – où le destin dévale les pentes d'impressionnantes montagnes russes. Entre triomphe et tragédie, looping et grand huit, on aperçoit au loin les fondations de Flagey et la porte d'entrée d'un célèbre petit troquet.

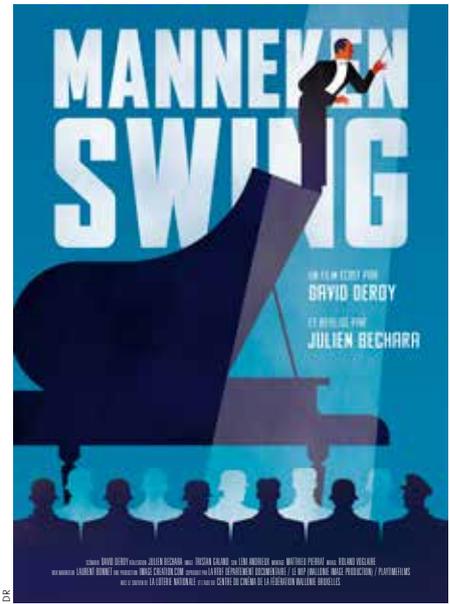
NICOLAS ALSTEEN

Bruelles, fin de l'été. Les feuilles mortes ne se ramassent pas encore à la pelle mais, du côté de Forest, elles jonchent déjà le pavé. En cavale dans la rue, on frôle plusieurs fois la glissade avant d'atterrir devant la porte de PlayTime, boîte de production orchestrée par Matthieu Frances et Julien Bechara. Ce dernier s'est fait un nom dans le cinéma en passant par la case musique : des clips pour Austin Lace, un documentaire sur Superlux et *Not Here*, un film de Christopher Yates consacré à *Girls In Hawaiï*. *On avait adoré le docu sur Radiohead*. En 1998, *Meeting People Is Easy* donnait le ton du rockumentaire. *C'était l'exemple à suivre : l'antithèse du documentaire commercial*. Ça a beaucoup inspiré notre travail quand on s'est mis en tête de filmer l'envers du décor de la tournée des *Girls in Hawaiï*. Depuis, Julien Bechara laisse toujours traîner une caméra à proximité des amplis. Sur son tableau de chasse, on voit défiler des clips pour Les Hoquets, V.O., Hey Yeah! ou *Moaning Cities*. *La musique dans la filmographie de PlayTime ? Ce n'est pas innocent. Je suis tombé dedans quand j'étais enfant. À la maison, ma mère écoutait du jazz. J'ai grandi avec Miles Davis, John Coltrane... Vu le pedigree mélo-*

*mane du producteur, on devine déjà l'itinéraire qui le conduit à réaliser *Manneken Swing* : la passion de la note bleue. En réalité, pas du tout. L'idée du film n'est pas de moi. Elle vient de David Deroy, un féru des pages oubliées de l'histoire belge et des personnages hauts en couleurs. Il adore les anecdotes sur les mecs ambitieux et charismatiques qui ont marqué les annales sans jamais avoir eu les honneurs d'un traitement journalistique. Dans ses tiroirs, l'homme cache notamment le scénario d'un improbable feuilleton : la vie de Stan Brenders. Elle lui a été racontée par Jean-Louis Hennart, le propriétaire de l'Archiduc, lieu emblématique de la vie nocturne bruxelloise. Quand on pénètre dans cet établissement, on fait attention à tout sauf au portrait de Stan Brenders encadré sur un mur. Historiquement, c'est lui qui a ouvert l'Archiduc. Mais avant ça, il avait été un grand compositeur, musicien et chef d'orchestre : un emblème du jazz entre la fin des années 1920 et le début des années 1940. David Deroy saute sur l'occasion et commence à investiguer cette époque un peu folle : l'âge d'or du jazz en Belgique. On tenait un truc. On avait là l'occasion de mettre en perspective un lieu mythique de Bruxelles, tout en retraçant le parcours de Brenders, un artiste qui a cherché la synthèse entre la*



Brenders & Orchestra à la Maison de la Radio - DR



DR

musique classique et le jazz. Son rêve, c'était vraiment de faire du Gershwin. Dans les années 1930, il est au sommet de son art. C'est l'un des chefs de file d'un mouvement national qui irradie le continent européen. Il joue carrément des coudes avec les Anglais. Le jazz belge des années 1930 devient hyper influent. Moi, je compare ça aux Diables Rouges d'aujourd'hui. Qu'est-ce qui fait qu'un si petit pays a beaucoup de talents en football ? À un moment donné, en Belgique, on avait la meilleure équipe de jazz européenne : Jean Omer, Fud Candrix, Stan Brenders... Que des pointures ! Des gens sortis des écoles de musique, des passionnés qui avaient complètement assimilé le style noir américain de la Nouvelle-Orléans. Pourtant, quand on évoque les souvenirs du jazz dans les parages de Manneken-Pis, ce sont les noms de Robert De Kers, Toots Thielemans ou Philip Catherine qui reviennent le plus souvent. C'est justement la thèse du film, indique Bechara. Manneken Swing cherche à comprendre pourquoi on a jeté deux décennies de jazz aux oubliettes. En tant que producteur de films, tu cherches à remettre les choses en contexte en t'appuyant sur le vécu des protagonistes. Par rapport à Omer et Candrix, le destin de Stan Brenders était le plus improbable. En plus, le début de sa carrière correspond à la construction de Flagey, temple ultra moderne de la radio.

BING BANG BOUM : LE NERF DE LA GUERRE

En mai 1940, la guerre éclate et joue les trouble-fêtes. Les Allemands débarquent à Bruxelles et trouvent une Maison de la Radio profilée pour distiller des messages de propagande dans l'air. Face à l'envahisseur, le gouvernement belge adopte une position défensive. Depuis Londres, les ministres votent en faveur d'une reprise partielle des activités. Les journalistes sont écartés de Flagey pour leur éviter d'être à la solde des Allemands. Les musiciens, eux, sont invités à reprendre le boulot... On est alors à mille lieux d'imaginer les conséquences d'une telle décision : rassembler les auditeurs autour du jazz comme pour mieux leur balancer des bulletins de propagande... Le film évoque cette période et, par extension, pointe du doigt les sinistres nuages qui planent au-dessus de Stan Brenders et de son orchestre. Était-il un collaborateur ? À la base, la décision de reprendre le travail venait du gouvernement. Mais bon, quand tu commences à piger l'enroule, tu es en droit de te poser des questions... Brenders a fait l'autruche, continuant son boulot sans déranger personne. Dans ce cas de figure, on pose toujours l'exemple du boulanger qui a continué à faire son pain, tout en le vendant aux Allemands. Collabo ou pas ? C'est un peu « la » question du film. Fruit de trois longues années d'investigations, Manneken Swing déroule la pellicule sans

la moindre archive filmée du personnage principal. On a visité toutes les banques d'archives connues en Europe. En vain. On a aussi cherché à éviter le piège des interviews. C'est un parti-pris. Comme Stan Brenders a eu une célébrité relative, on ne voulait pas tomber dans un truc de spécialistes avec des rats de discothèques qui parlent de lui. Manneken Swing traverse ainsi les couloirs du temps pendant cinquante-deux minutes pour conter, en voix off, une histoire illustrée d'incroyables images historiques. On a opté pour une façon de retracer le récit qui a les défauts de ses qualités. Seul l'avenir nous dira si c'était judicieux ou pas. En attendant, ce documentaire recolle avec brio les morceaux d'une saga sans héros. Soit un film pour la légende.

LA BELGIQUE DE JULIEN BECHARA EN 5 DOCUMENTAIRES MUSICAUX

1. Marcel Superstar, 2004, Olivier Monssens
2. The Sound of Belgium, 2012, Jozef Devillé
3. Marvin Gaye Transit Ostende, 1989, Richard Olivier
4. Belpop, 1999-2005, VRT
5. Not Here, 2009, Christopher Yates



Aline Blondiau © Alexandre Cousin

ZOOM

Femmes

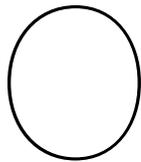
sur scènes musicales

PLACE À PRENDRE !

À tous les étages, elles sont moins nombreuses : artistes, mais aussi compositrices, directrices, programmatrices, productrices, ingénieures du son ou roadies, même si la donne est en train de changer. Larsen a voulu savoir pourquoi ; rencontres avec quelques femmes dans la place.

VÉRONIQUE LAURENT

« *Le métier est difficile pour tous, et plus particulièrement encore pour les femmes, parce que toujours soumises à des stéréotypes.* »



On compte moins de femmes que d'hommes dans le monde musical, c'est un constat récurrent. Le webzine musical québécois 99scènes a eu l'idée visuellement géniale de sélectionner sur les affiches des grands festivals internationaux les groupes incluant au moins une femme... ou plutôt de retirer tous ceux qui n'en comptaient pas ! Résultat interpellant publié en avril 2015 : des affiches presque vides où flottent encore ici et là un cinquième des groupes, en moyenne. Quelques noms de grandes artistes reconnues ne cachent pas la foule absente derrière eux, même si le bilan ne s'applique pas de façon identique dans tous les styles musicaux et métiers connexes, et n'est pas aussi criant que sur la scène pop/rock. Une infographie sur Pinterest intitulée *Women in music by the numbers* partage des chiffres tout aussi significatifs. Pour exemple, dans le top 100 des meilleurs albums aux États-Unis ne figurent que 17 réalisés par des femmes. En Belgique, difficile de rendre visible l'invisible, alors qu'il n'existe pas d'études, pas de chiffres officiels disponibles à ce jour concernant l'accès aux moyens de production et de diffusion, l'accès aux postes à responsabilité, la présence des femmes dans la programmation artistique ou encore les écarts de rémunération. Mais pensez compositrices, cheffes d'orchestre, solistes, manageuses, groupes au féminin... Ok, il en existe, mais combien moins que des homologues masculins.

EN BOUCLE

Les femmes n'apparaissent pas autant que les hommes parce qu'elles disposent de moins de visibilité ou elles n'apparaissent pas autant parce qu'il y en a moins dans le milieu ? *Les deux réalités s'auto-nourrissent et alimentent un cercle vicieux*, avance Brigitte Kaquet, directrice du festival Voix de Femmes dont le défi est de proposer un festival entièrement dédié à la création féminine. *Selon mon expérience, la femme artiste va rencontrer plus d'obstacles dans son parcours artistique et moins de soutien dans la création, la production ou la diffusion. Le métier est difficile pour tous, et plus particulièrement encore pour les femmes, parce que toujours soumises à des stéréotypes. Mais c'est surtout l'accès à une reconnaissance d'artiste « à part entière » qui pose problème.*

Les résultats d'une étude pionnière réalisée aux États-Unis et publiée en 2000 concluaient que les musiciennes d'orchestre avaient une probabilité plus importante d'avancer dans le processus de recrutement et/ou d'être embauchées quand l'audition se déroulait... à l'aveugle, à savoir derrière un paravent : la possibilité d'être retenue au tour suivant s'accroissait alors de 50 %, celle d'être recrutée, de 30 %. Détail qui claque : tant que les candidates n'enlevaient pas leurs chaussures à talons, les statistiques ne bougeaient pas. Cette étude montre l'application de différents critères de jugement à un homme ou à une femme, issus de standards sexistes logés et bien ancrés dans notre inconscient collectif, rendant la

tâche de les éradiquer d'autant plus ardue, la prise de conscience d'autant plus nécessaire. Björk poussait un coup de gueule à ce propos en début d'année dans une interview accordée au magazine Pitchfork à l'occasion de la sortie de son dernier opus : marre de voir dans la presse tout le travail de composition crédité aux hommes qui sont intervenus, certains même très brièvement, sur son album. La femme muse, d'accord ; compositrice et créatrice, il semble que cela soit beaucoup plus difficile à accepter.

L'IMAGE ET L'INSTRUMENT

Catherine De Biasio, musicienne, chanteuse et compositrice pour les projets Blondy Brownie, Mièle et Ici Baba, a fait de la musique son métier il y a 25 ans. Elle confirme que la parité est loin quand on débarque dans les salles, que *des gonzesses, il n'y en a pas des masses*. On pourrait pister les causes plus loin, suivant l'anecdote qu'elle raconte : *Pendant mon apprentissage classique en Académie, quand il a été temps de choisir un instrument, j'ai voulu jouer de la batterie. Suite aux réactions de mon entourage, j'ai fini par opter pour la clarinette !* Dès le plus jeune âge, les stéréotypes enfoncent leurs clous qui coïncent ; les jeunes filles commenceront moins facilement que les garçons du même âge à taper la baguette ou gratter la guitare électrique avec des copines dans le garage. Il existe tout un imaginaire populaire lié aux instruments de musique. Pas de mec derrière la harpe, pas de cuivres pour les filles, que l'on trouvera plutôt dans les cordes ou flûte traversière et clarinette au bec. *Mais, poursuit la musicienne, le projet de fanfare Babelouze auquel je participe, sous la direction de Michel Massot, présente une majorité de femmes aux cuivres : 8 tubas féminins, 5 percussions féminines et même une au souzaphone, le plus gros des cuivres...* Le rapport traditionnel aux instruments est en train d'évoluer. Des batteuses, il y en a de plus en plus, comme des ingénieures du son – et où, sinon dans cet article, prendre la liberté de l'usage du langage féminisé –, ce que confirme Aline Blondiau, exerçant elle-même le métier côté musique classique et s'accordant difficilement le titre de directrice artistique : *À l'INSAS, pendant mes études, le ratio filles/garçons, c'était fifty-fifty ; plus tard, on retrouve moins de filles, mais de plus en plus tout de même.* L'évolution du matériel technique vers un matériel plus léger et compact est une des raisons expliquant selon elle l'arrivée des femmes dans ce métier. Cependant, mère d'un fils de trois ans à l'époque, la « soniste » a voulu tout arrêter il y a quelques années ; ses absences répétées, de la maison, la culpabilisaient beaucoup. Au même moment, son compagnon a décidé de quitter un boulot qui ne le satisfaisait plus pour s'occuper de leur fils à temps plein. Dilemme résolu, lui donnant la possibilité de poursuivre sa brillante carrière.

Quand on voit arriver une fille comme DA ou ingé son, le milieu est d'abord « étonné », ajoute encore Aline Blondiau, mais la présence d'une nana dans un monde de mecs est ensuite plutôt appréciée. L'ar-



Catherine De Blasio © Bernard Babette



Brigitte Kaquet © Isabelle Luffency

tiste bruxelloise de Blondy Brownie la rejoint sur ce point et évoque aussi le contrepoint induit par un moins grand nombre de musiciennes : *« Quand tu fais un groupe féminin, c'est quand même très agréable ; ça met une autre ambiance. Question voix, ça amène plein de choses différentes. Plus il y aura de filles, plus ce sera chouette... Quand tu vieillis, il y en a de moins en moins, par contre. Rien à faire, être en couple, avoir des enfants, être une femme dans la musique, c'est pas évident. »*

MUSICIENNE, ET MÈRE.

La chanteuse a un bébé depuis six mois. *« Les gens s'imaginent que du jour au lendemain, tu vas refuser des jobs, ralentir tout ce que tu fais. La société n'aide pas à croire que les deux peuvent se réaliser en même temps : t'épanouir dans ta vie professionnelle et avoir un enfant. Je connais plein de potes musiciens et pères de famille, et ça ne pose aucun problème qu'ils partent tous les week-ends... Concilier vie privée et professionnelle, autre écueil pour les femmes, alors qu'une part d'inégalités persistent dans l'attribution des fonctions ; le soin des enfants restant majoritairement dévolu à la mère. Des questions posées par certains journalistes au duo de filles de Blondy Brownie montrent le chemin qu'il reste encore à parcourir : « Vous êtes ensemble ? », c'est arrivé. « Quel âge avez-vous ? », je l'ai entendue souvent. Ou, « Avez-vous des enfants ? ». Et même une fois : « Comment vos compagnons vivent-ils la chose ! ». Est-ce que l'on pose ces questions à des musiciens ? Sans parler des commentaires relevant du sexisme ordinaire : « T'as été engagée parce que t'es une fille ». Ou alors l'inverse : « On ne te prendra jamais parce que t'es une fille... ». En fait, tu dois tout le temps te justifier, poursuit la jeune femme, je le prends en rigolant, mais quand même, on ne dira jamais : « Toi, on t'a pris parce que t'es un garçon ! ». Cela dit, je ne pense pas que le milieu musical soit plus machiste que le reste de la société... »*

La directrice de Voix de Femmes doit souvent expliquer que ce festival est « l'égal d'un autre », aussi fort que tout autre, face à la pensée insidieuse que ce type de manifestation suscite encore trop souvent : labelliser les artistes féminines comme s'il s'agissait d'une catégorie spécifique, voire d'une « sous-catégorie » impliquant un intérêt artistique de moindre qualité. Quand Brigitte Kaquet l'a lancé en 91, elle n'imaginait pas que vingt-quatre ans plus tard, il serait toujours d'actualité. En 2015, son fil conducteur, valoriser le rôle des femmes à travers une scène artistique, reste une priorité : *« Il n'y a jamais eu un moment où on s'est dit : ça ne tient plus la route, c'est obsolète. Si elle est légale de l'homme, la femme a droit exactement aux mêmes chances au niveau artistique, au niveau du discours, de la pensée, à tous niveaux. En ce sens, les événements dédiés à la valorisation du rôle des femmes restent indispensables si l'on veut donner une visibilité au travail d'artistes femmes, parce que leur place, dans le monde musical comme ailleurs, n'est pas acquise, et que la présence des femmes en musique crée des modèles, que suivront de nouvelles générations. »*

(<http://99scenes.com/voici-a-quoi-ressemblerait-la-programmation-de-13-festivals-s'ils-avaient-juste-les-artistes-femins/>)





APERÇUS

La Gazette Du Rock

Fétichistes, déçus du virtuel et amateurs de bon esprit, ceci est pour vous : il existe encore en ce bas monde des fanzines de qualité ne mégalotant pas sur le côté ludique du média. Le dernier en date à nous être passé sous les yeux s'intitule La Gazette Du Rock. Tout est dans le titre, ou presque.

DIDIER STIERS

L'objet (car ce « canard » est vendu sous plastique toujours agrémenté d'un petit quelque chose, façon Pif Gadget de nos ancêtres), l'objet donc est une sorte de déclinaison de la Maison du Rock, l'ASBL liégeoise née en 2008. Une association où l'on aime allier musique (rock, donc), arts graphiques et arts plastiques, édition de cartes postales, badges, organisation de concerts et d'expos. *C'est un jour d'avril 2011*, raconte Stella Di Matteo, initiatrice de cette même association,

après quelques brainstormings (à base de Bush-mills 12 ans d'âge et de vin rouge) avec les dessinateurs et illustrateurs Det, Jean Bourguignon et Jampur Fraize que La Gazette Du Rock a vu le jour. Nous avons envie de raconter l'histoire du rock (quelque peu bousculée), de parler de tout ce qui touche à cet univers musical.

À raison de deux numéros par an (quadri-A4 - petit tirage), pas question d'accorder une grande place à la sacro-sainte actualité. Le plaisir est par contre de mise ! *Dans*

chaque numéro, on retrouve des chroniques de livres, de disques, mais pas toujours liées à l'actualité... Vu que tous les auteurs sont bénévoles, les « invités » sont des passionnés de rock, des motivés, des dessinateurs qui ont envie d'une bouffée d'air, de sortir de leur travail quotidien. La Gazette du Rock se veut être un « fanzine » dans lequel il n'y a pas de censure et qui permet beaucoup de liberté aux auteurs.

Infos : maisondurock@gmail.com, [facebook.com/maisondurock](https://www.facebook.com/maisondurock), maisondurock.blogspot.be

Electronical Reeds

LA PLAQUE TOURNANTE

House ou techno, le cœur d'Electronical Reeds affiche un excellent bilan santé. Depuis cinq ans, l'électrocardiogramme du label bruxellois est au beau fixe. En plein effort sur le « dancefloor », la structure s'apprête aujourd'hui à publier *Fer-De-Lance*, un album communautaire qui entend synthétiser une esthétique singulière en dix unités élémentaires.

NICOLAS ALSTEEN



Collectionneur de pépites électroniques et expert en sorties d'anthologie, Laurent Hulstaert aborde le 21^{ème} siècle avec l'envie de partager sa passion pour le « dancefloor ». Aux premiers jours de l'an 2000, il crée TheClubbing.com, un site de référence en la matière. *Agenda, albums photos, interviews, reviews : on a développé ce magazine en ligne en cherchant à mettre en avant l'actu techno, house, deep house ou minimale. Des genres qui, à l'époque, n'avaient aucune visibilité dans les médias traditionnels. À l'été 2010, le garçon accompagne un duo en studio, Optional Feast. En écoutant leur production, j'ai craqué. Pour moi, leur musique ne pouvait pas rester dans un tiroir. Là-dessus, ils m'ont dit*

qu'ils ne trouvaient pas de label. Ce n'était pas un souci : j'allais en créer un. Electronical Reeds découle donc d'une impulsion, d'un véritable coup de tête. C'était instinctif. Cela étant, j'ai vite compris que de nombreux artistes s'épuisaient dans l'anonymat, faute de trouver une structure adéquate... Aujourd'hui, Electronical Reeds agence ses activités autour d'un catalogue à géométrie variable : huit artistes - belges, principalement - s'agitent au cœur d'une centrifugeuse électro qui ne ferme la porte à aucune collaboration extérieure. À la tombée de la nuit, le label reprend ses droits et envoie ses artistes sur le terrain : dans les friches industrielles, en club ou au sommet d'un immeuble pour une soirée « rooftop ». Soit des endroits parfaitement profilés pour hé-

berger techno, house et autres rythmes digitaux traditionnellement ancrés dans les mœurs de la culture berlinoise. Electronical Reeds se structure plutôt à l'allemande. On va plus loin que juste « signer » un artiste. On se définit davantage comme une plateforme artistique. On fait du conseil managérial, on assiste les artistes, on offre une assistance en communication. Hyperactif sur les réseaux sociaux, Electronical Reeds diffuse des bons sons dans tous les sens. On part du principe que ce n'est pas aux gens de chercher des infos sur nous, mais l'inverse. L'émotion musicale doit être partagée. Une œuvre est faite pour être entendue. C'est donc à nous d'aller à la rencontre des gens, via les réseaux sociaux principalement. Juste de quoi aimer en un clic. Et plus si affinités.



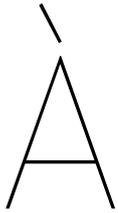
Gita in Hawaii © Boris Gertz

LE · COM

L'itinéraire bis pour un chic clip

Des guitares sur le trottoir, une batterie dans un tram, un chanteur dans une piscine : on aura tout vu. Ou presque. À l'initiative de sites internet spécialisés, les musiciens désertent aujourd'hui la scène pour s'exhiber autrement devant la caméra. Captées dans des positions improbables et des lieux incongrus, ces prestations sorties des sentiers battus par quelques équipes de tournage mélomanes offrent un nouveau contexte à nos chansons préférées. Au point de devenir une carte de visite incontournable pour certains artistes. Dans le genre, la France a sa Blogothèque. La Belgique, elle, possède Bruxelles Ma Belle : tout un programme patrimonial.

NICOLAS ALSTEEN



l'époque où on est entré en contact avec Bruxelles Ma Belle, on cherchait à mettre en images l'état d'esprit des versions acoustiques de notre album Hello Strange, se rappelle Antoine Wielemans, l'une des voix du groupe Girls In Hawaii. On a réalisé un clip dans le cadre somptueux de la bibliothèque Solvay. Cette vidéo, c'est une trace vivante de notre travail. La grande différence entre Bruxelles Ma Belle et les nombreux blogs du même genre, c'est la dimension participative. Ici, la mise en place d'une session passe par un véritable échange entre l'artiste et l'équipe de réalisation. L'idée, c'est de trouver un lieu qui s'accorde parfaitement à l'atmosphère musicale. Au taquet depuis cinq ans, Bruxelles Ma Belle doit son existence à un jeune bouclé. Originaire de la région parisienne, Emmanuel Milon a découvert Bruxelles en 2005. Je suis arrivé pour mes études, retrace-t-il. Diplômé en montage à l'IAD (Institut des Arts de Diffusion), il rallie assez vite Reyers et les équipes de la RTBF. J'y avais fait mon dernier stage comme monteur. J'ai été engagé là-bas pour bosser sur le JT et les émissions sportives. En marge de mon job, je me passionnais pour les Concerts à Emporter : des podcasts vidéo réalisés par un site français appelé La Blogothèque. J'ai déniché de nombreux groupes grâce à ces sessions filmées à l'arrache dans un bar, une rue, un parc. J'adorais le concept, l'idée de capturer l'instant, de filmer la musique sans préparation, sans artifices. Mélomane, Emmanuel Milon passe alors l'essentiel de ses soirées au Botanique, un lieu parfait pour apercevoir, de près, ses artistes préférés. Mais au fil des concerts, j'ai ressenti de la lassitude. J'étais un peu agacé par ma passivité. Le fait d'être là, figé dans la fosse sans intervenir davantage, ça me chiffonnait. C'est comme ça que j'ai mûri l'idée de mettre en œuvre une sorte de Blogothèque. Mais je ne voulais pas limiter ça à quelques sessions filmées un peu n'importe où. J'ai donc songé à la possibilité de prendre Bruxelles comme décor des capsules vidéo. Avec sa petite idée en tête, le monteur rassemble des amis de l'IAD autour du projet. À partir de là, il commence à contacter des artistes. Le souci, c'est que je n'obtenais aucune réponse. Les gens ne pigeaient pas les tenants et aboutissants de la proposition. Jusqu'au jour où j'ai monté un sujet RTBF sur le groupe Été 67. Le journaliste m'a refilé le nom du manager et j'ai tenté ma chance... Quelques semaines plus tard, Emmanuel Milon reçoit une invitation du label d'Été 67. Le garçon détaille alors ce qui va devenir la marque de fabrique de Bruxelles Ma Belle : Filmer un artiste avec un son pro dans des lieux du patrimoine bruxellois. Le nom du blog est à chercher dans la chanson française d'un parolier hollandais. Je suis un méga fan de Dick Annegarn. Depuis l'âge de dix ans, j'ai le morceau Bruxelles ma belle dans un coin de la tête. Un premier deal en poche, Emmanuel Milon se retrouve sur un toit de Saint-Josse avec Été 67 devant la caméra. Pour le groupe, l'équation était simple. Si ça se mettait bien, il bénéficiait d'un nouvel outil de promotion. Si l'exercice n'était pas concluant, ça ne changeait absolument rien... Le fruit de cette collaboration séduit, la vidéo sert quasiment de clip à la chanson. Dans la foulée, la maison de disques propose de renouveler l'expérience avec d'autres noms de son catalogue. Les labels sont en recherche de contenus visuels, de chouettes vidéos à glisser sur le Web. Sauf que la réalisation des clips a un prix. Ce n'est pas donné. Du coup, pour une maison de disques, une initiative comme celle de Bruxelles Ma Belle, c'est un peu du pain béni. L'information se confirme du côté de Girls In Hawaii : Pour un groupe, une session comme celle-là, c'est une belle opportunité en termes de visibilité. Aujourd'hui, si on veut réaliser « un vrai » clip, ça coûte cher. Du coup, pour de nombreux musiciens, ce genre de plan, c'est l'occasion d'obtenir une cool vidéo sans déboursier un euro.

SESSIONS PRIVÉES ET VISITES GUIDÉES

J'ai très vite compris qu'il serait compliqué d'obtenir un financement via les artistes et les maisons de disques... Pendant deux ans, on a réalisé toutes les vidéos bénévolement. Au bout d'un moment, les amis qui m'accompagnaient dans l'aventure en ont eu assez de faire ça pour la beauté du geste. J'ai donc mis le blog entre parenthèses, le temps d'imaginer des sources de financement, de préparer des dossiers, des demandes de subsides... Emmanuel Milon se tourne alors vers la Région de Bruxelles-Capitale, Direction des Monuments et Sites. Via le blog, il obtient un budget pour son engagement en faveur du patrimoine bruxellois. Dans le même temps, on a réussi à débiter d'autres subventions. Ce n'était pas gigantesque, mais suffisant pour faire tourner la machine. Depuis son lancement, Bruxelles Ma Belle a déjà visité le répertoire de plus de septante artistes (Milky Chance, Camille, Editors, BRNS, Ozark Henry...) et autant d'endroits à travers la ville. Trouver des lieux, ça prend du temps et c'est plutôt stressant. Généralement, tout se négocie par e-mails ou, préalablement, par une visite sur place. À chaque fois, j'explique le projet en insistant sur le côté sérieux de la démarche. Ce modus operandi m'a ouvert les portes d'endroits incroyables, comme le pavillon chinois à Laeken, par exemple. Pour obtenir les autorisations de filmer, on concrétise le plus souvent à l'arrache, sans aucune convention avec les lieux. Aujourd'hui, Bruxelles Ma Belle souffle sa cinquième bougie avec pas mal d'inspiration et de nouvelles envies. Désormais, on se considère comme une sorte de média. Notre but, c'est que les vidéos soient vues et partagées par le plus grand nombre. Nos sessions permettent au public de découvrir ses artistes préférés sous une autre facette, plus personnelle et authentique. Là, on va développer un prolongement des sessions en invitant quelques personnes à assister à des concerts privés : des shows qui vont s'inscrire dans un cadre patrimonial bien spécifique. L'idée n'est pas d'utiliser l'endroit comme un simple espace de concert. On va chercher à donner une plus-value à cette démarche en invitant un(e) guide professionnel(le) à raconter l'histoire des lieux aux gens invités au spectacle. Tout l'art d'associer l'œil et l'oreille et de tisser des liens privilégiés sur la Toile.

.....
www.bruxellesmabelle.net

DES SESSIONS SANS CONCESSIONS

Sur Internet, de nombreux blogs aux styles variés donnent libre cours à leurs idées décalées à travers des sessions acoustiques, atypiques (sous la douche) et toujours en mouvement (certains n'hésitent pas à filmer des musiciens en action dans un taxi). À proximité de Bruxelles Ma Belle, on trouve ainsi d'autres sites, pensés pour apprécier la musique autrement : The Mahogany Sessions, Scène de Bain, 3° Gauche, La Blogothèque, Black Cab Sessions, Soul Kitchen Sessions, ...

DÉCRYPTAGE



MANAGER: LE COUTEAU SUISSE DE L'ARTISTE ?

Qu'est-ce que le management ?

En quoi consiste cette fonction ? Un manager n'est pas l'autre. Certains sont un peu les « hommes à tout faire », d'autres plutôt des coaches qu'autre chose. Décryptage...

DIDIER STIERS

Tu as le permis et tu sais conduire ce genre de véhicule ? Tu aimes voyager et t'occuper de pseudo musiciens qui font les guignols ? Tu as des notions en son/lumière et une expérience du monde du spectacle ? Tu as le sens de l'organisation, de l'anticipation et tu parles bien anglais ? Tu es libre du 24.09 au 18.10 ? Alors Thot a besoin de toi comme tour manager/euse pour sa prochaine tournée européenne (...).

La petite annonce que vous venez de lire, placée sur sa page Facebook par Grégoire Fray en août dernier, a beau avoir été écrite sur un ton quelque peu rigolo (le « tu aimes t'occuper de pseudo musiciens qui font les guignols »), elle n'en souligne pas moins deux idées conséquentes. Petit un : l'importance pour l'artiste que peut avoir le fait d'être ou non épaulé par un manager. Et petit deux : le contenu lui-même de cette fonction.

De mon point de vue, nous explique quelques mois plus tard le chanteur et tête pensante de Thot, un manager est une sorte de couteau suisse qui doit autant maîtriser l'aspect business que les aspects humains, artistiques et techniques d'un projet. Ceci afin de pouvoir répondre aux demandes de l'artiste, à ses exigences mais aussi savoir lui donner du recul quant à ses choix, et anticiper sur l'avenir ou avoir une vision à long terme.

LA PROFESSION A ÉVOLUÉ

Un couteau suisse? L'image a du sens, surtout de nos jours, dans un métier qui a beaucoup changé. Et pas que sur la scène rock d'ailleurs. Chez Skinfama, à Bruxelles, on ne se contente pas de booker et de produire dans le secteur des musiques urbaines, on manage également. *On peut se demander à quoi se limite le travail d'un manager, réfléchit Lino Grumiro. Et justement, j'ai l'impression qu'il ne se limite à rien. Le « boss » s'explique : Auparavant, on savait exactement où se trouvaient les revenus et vers quoi il fallait aller. Aujourd'hui, ce n'est plus aussi clair. Et on ne peut rien délaissier : le disque, la scène, mais aussi les produits satellites de la musique, le merchandising, la publicité, le cinéma... Le théâtre, pourquoi pas? Ou aller chercher un producteur de films et lui proposer une composition de B.O. ou un producteur de jeux vidéo pour lui enregistrer le prochain jingle à la mode?*

Les univers qui se croisent de plus en plus : et voilà pourquoi le métier évolue... *Il n'est pas rare que je bosse sur les contrats d'une B.O. de film ou d'un partenariat commercial avec une marque ou l'autre, reprend Lino Grumiro. Les boulevards sont moins tracés. On doit, en qualité de manager justement, aller trouver de nouvelles ressources. Pour moi, le terme de « limites » n'est donc pas vraiment d'actualité. Les limites, ce sont les affaires courantes. Après, il faut la magie, et elle est illimitée : aller chercher des ressources, charbonner...*

Faire en sorte que l'artiste puisse rester concentré sur son art, pour notre interlocuteur, finalement, c'est cela qui compte! Et quand certains mélangent art et affaires personnelles? *Il arrive qu'on se retrouve à jouer au psy. Ce n'est pas vraiment dans les tâches, mais bon, il faut tout faire pour que cela se passe bien. Et donc, cela se fait parfois par le biais d'une relation qui devient profonde et personnelle.*

ARTISAN AVANT TOUT

Chris Dillen, manager du rappeur Akro, « co-manager » également les Bruxellois de Beautiful Badness et Getch Gaetano. Un rôle qui est avant tout celui d'une *personne de confiance*, souligne-t-il. Pour lui, la fonc-

tion de manager devrait se limiter à la gestion des aspects administratifs et financiers liés à l'activité de « son » artiste. Du moins, en théorie. *En Belgique, rares sont les managers qui, peut-être comme Nicolas Renard (qui « drive » Puggy - ndlr) et Mike Toch (avec ARE Music - ndlr), peuvent se targuer d'en faire une activité lucrative.*

Le « management à la belge » consisterait dès lors le plus souvent en une foule de petites tâches... *De facto... Cela va du booking à la recherche de bons plans studio, de passages radio aux revues de presse avisées. Toutes ces tâches incombant, dans le meilleur des mondes, à des agences spécialisées qui, trop souvent, restent inabordable pour la grande majorité des chômeurs émargeant au statut de l'artiste.*

Chris Dillen ironise un brin, mais n'empêche. La Belgique n'est pas l'Amérique, et notre pays ne compte pas trop de colonels Parker... *Loïn de moi l'idée de la jouer Cosette, mais je dirais pour ma part que le management en Belgique est une forme d'artisanat, constituée d'oiseaux rares, de passionnés irréductibles, et autres fous exaltés!*

LA PISTE DES AGENCES

Des boîtes spécialisées? Il y en a, chez nous... Aubergine, par exemple. L'agence de booking et de management bruxelloise s'est spécialisée dans des genres comme le jazz, la musique improvisée, la musique urbaine et le hip-hop, les musiques du monde, l'opéra contemporain et l'avant-garde. Des noms de clients? Aka Moon, mais aussi Dans Dans ou encore Kris Defoort. Aubergine est peut-être une agence de management, mais elle exerce également de multiples activités : gestion, production, communication, organisation de tournées... *Nous représentons des artistes belges à l'échelle nationale et internationale, y précise-t-on, grâce au soutien de la Communauté flamande. De fait, depuis 2010, elle bénéficie de fonds structurels dispensés par le gouvernement du nord du pays.*

À Bruxelles toujours, Zig Zag World, fondée en 1997 par Poney Gross (à qui l'on doit notamment le festival Couleur Café), se concentre sur le management international de groupes et d'artistes (Mamady Keita, Manou Gallo, Zap Mama, Recital Boxon...), dans des genres comme les musiques du monde ou le jazz. Mais si le management et le booking restent ses principales activités, elle travaille aussi à la production de dvd et de cd, en matière de publishing et effectue de la consultance. Tout comme Aubergine, Zig Zag World collabore à divers événements.

Y ALLER EN SOLO?

Pour Nicolas Renard, qui s'occupe donc de Puggy (mais aussi de Kiss & Drive et Antoine Chance), le manager fait le lien entre l'artiste et le business musical : les maisons de disques, les attachés de presse... *Nous sommes une sorte de tampon. Ses qualités? Avoir un bon réseau et savoir dire non. (L'Avenir, 19 juillet 2014)*

Et s'il venait à l'artiste l'idée ou l'envie de se gérer tout seul? Possible? Par les temps qui courent, et en Belgique? *Je ne pense pas, répond Lino Grumiro. Au départ, c'est possible, mais ensuite, on mélange affaires et artistique, et ce n'est pas bon! Comment, effectivement, défendre un point de vue artistique s'il faut dans la foulée défendre un budget? C'est très compliqué! Ceux qui le font sont soit très forts, soit souvent lésés par leurs interlocuteurs qui comprennent vite que l'artiste a du cœur, ce qui est souvent le cas! L'envie de partager, de faire découvrir son art est « opposé » à la dimension financière. Et concilier les deux avec succès est difficile.*

Reste la formule un peu hybride, où l'artiste prend en main son « business », les décisions, après discussions, et drive son représentant légal. *Mais il enverra souvent une personne de confiance au front pour signer les contrats et discuter avec les clients! Le but du manager, c'est que son artiste brille par son art. S'il doit commencer à se fâcher pour une clause de contrat non respectée, il brillera moins, c'est certain!*

IN SITU...

Le Vecteur

LE RENOUVEAU CULTUREL DU PAYS NOIR



© Alexandre Van Bartel



© Rémy Verant

En zigzaguant à travers les travaux pour arriver jusqu'au Vecteur, on s'arrête quelques instants sur l'immense cratère qui engloutit littéralement toute la Ville Basse. Tout le long de ce chantier, des panneaux sur lesquels revient un leitmotiv: *Charleroi, relève-toi*. Le renouveau de la plus grosse ville de Wallonie est en effet global et passe également par le redéploiement culturel du Pays Noir: le Rockerill et ses apéros industriels qui cartonnent, l'Eden qui va s'agrandir, l'émergence de nouveaux lieux comme le Quai 10 et le BPS 22. Une vitalité retrouvée qui n'est pas étrangère à une nouvelle génération de directeurs et également à une complémentarité entre les différents centres culturels qui misent sur l'entraide et sur un esprit de non-concurrence.

DAVID SALOMONOWICZ

Situé rue de Marcinelle en plein centre-ville, le Vecteur est symptomatique de ce nouvel élan carolo. Équipe jeune, entreprenante et audacieuse, elle se veut le relais d'un témoin passé par Pascal Verhulst, le fondateur et la cheville ouvrière du centre pendant une dizaine d'années et qui est désormais parti sous d'autres fronts, toujours culturels et proches de la Ville. À l'aube du projet, aux débuts des années 2000, il transforme son travail de fin d'études en une rencontre littéraire, le Festival Livresse et celui-ci progressivement se mue en projet pluridisciplinaire autour de la musique,

la performance et l'art plastique. Le projet vaque de lieux en lieux : l'Amicale Solvay, le Musée de l'Industrie, une ancienne usine de piano à Marcinelle, avant d'investir en 2008 un bâtiment inoccupé et mis à disposition par la Fédération Wallonie-Bruxelles. *Je me rappelle qu'à l'époque, on se disait entre nous qu'on avait gagné à la loterie. Après, on s'est surtout retrouvés avec un espace immense et un très petit budget, donc la question a été : Comment transformer ce lieu intelligemment et faire tenir le centre sur la longueur. On a donc opté pour une programmation alternative qui prenait volontairement le contrepied de ce qui se faisait ailleurs et on a surtout travaillé avec le réseau des jeunes structures locales.*

Cela commence par l'annexion de l'espace d'exposition rebaptisé Galerie V2 et par des travaux étalés sur 2 ans pour rendre le lieu compatible avec des normes acoustiques de qualité. Un bureau d'architecture et 3 artistes sont également sollicités pour intervenir sur et dans le bâtiment. Cela va des fenêtres aux espaces de travail ou encore à la bibliothèque, mais la partie la plus visible de cet iceberg artistique est sans conteste la fresque qui orne la façade du bâtiment. Une fresque faite de vagues noires et blanches aux couleurs de la ville et qui est complétée, comme la charte graphique globale, par un « V » rouge symbole de force. Une énorme bâtisse qui a également vu les habitants des environs mettre la main à la pâte, comme le décrit Romain Voisin, nouveau coordinateur du Vecteur : *Ce n'est pas un quartier forcément facile et d'emblée attiré par ce genre d'activités, mais on a senti une vraie émulation autour du centre et on a petit à petit réussi à fidéliser certains publics qui reviennent et qui aiment passer d'un endroit à l'autre dans les rues avoisinantes. On a aussi appuyé notre stratégie de médiation pour faire venir d'autres sphères, comme les maisons de jeunes, à l'art plastique, au cinéma, à la littérature ou encore en organisant des concerts jeune public le samedi après-midi.*

Une programmation musicale qui est toutefois essentiellement basée sur du rock avec des groupes issus de la mouvance garage, punk ou noise. *Des concerts à fort volume*, comme le dit Rémy Venant en charge de la coordination musicale, mais complétée par des concerts d'électro, de hip-hop, de jazz et même de musique expérimentale et par des performances. Une sélection éclectique confiée à différents opérateurs auxquels le centre offre également une structure de travail composée de bureau et de matériel pour leur bon fonctionnement. Un système de co-working space, avec 10 bureaux, qui suscite surtout l'échange de services, de réseau et de compétences, et qui permet également de proposer des résidences aux artistes des différentes disciplines. Ainsi, le groupe bruxellois Mont-Doré y a préparé et réalisé sa release party ; Jean Jass, figure montante de la scène hip-hop carolo et finaliste du concours Du F. dans le texte l'année dernière, y a répété de nombreuses fois.

On n'est plus du tout dans un simple lieu de diffusion, renchérit Pascal Verhulst. Cette polyvalence des missions est le signe clair de l'évolution des centres culturels. Aujourd'hui, ce sont des vrais lieux de production, et surtout de création, où le but est de (re-)mettre l'artiste au milieu du jeu, de faire du travail sur le long terme, d'avoir une histoire en commun. On ne peut pas juste choisir des projets, les accueillir. Il faut les suivre, les accompagner et leur mettre le pied à l'étrier.

Camille Loiseau en charge des aspects de communication nous fait visiter le bâtiment et l'on découvre une salle parsemée d'énormes poufs où les spectateurs des premiers rangs peuvent ainsi se prélasser pour regarder le spectacle. En bas, un bar convivial où les groupes viennent se mêler à la foule pour encore plus de proximité et ressentir les « bonnes vibes ». Des petites jauges qui



permettent de prendre des risques artistiques et dont la proximité, justement, illustre toute la bonhomie d'une ville qui se bat contre les clichés négatifs... et qui jouit actuellement d'une hype montante dans le milieu culturel. Charleroi nouveau Berlin ? *Charleroi est une ville jeune et n'a pas le même passé culturel que des villes comme Berlin, Manchester ou Liverpool. Mais, conclut Pascal Verhulst, on assiste ces dernières années aux retours d'acteurs culturels qui avaient choisi l'exil parce que la ville ne leur offrait pas de cadre, comme avec le Vecteur ou d'autres structures. Une fille comme Mélanie de Biasio met d'ailleurs également en avant son identité carolo dans chaque interview et la ville n'a jamais autant investi dans la culture.*

Charleroi, relève-toi ? C'est en bonne voie !

Vecteur. Rue de Marcinelle, 30 - 6000 Charleroi
www.vecteur.be

FWB



Taïfun
Of Coyotes And Men
Honest House/Mandāī

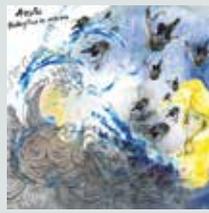
Dans un registre pop-folk, on connaissait déjà les embarquées volcano-épiques des Islandais d'Of Monsters And Men. Voici *Of Coyotes And Men*, le nouvel album du groupe Taïfun. Autrement plus alternatif et aventureux, l'objet arrose le jardin du rock indépendant d'hommages bien trempés à la scène US (Modest Mouse, Built To Spill). Nostalgiques dans le riff et dans l'âme, les Liégeois déposent même la pochette du disque comme un clin d'œil aux camarades des regrettés Foxes in Boxes (autrefois signés sur le label Honest House). Porté entre océans chavirés et navires en pleine tempête, cet album traverse les flots d'une histoire agitée avec la rage au ventre et l'envie de surprendre (le saxophone sur le morceau *Bouba* régénère parfaitement l'ADN de Taïfun). Le quatuor franchit ici un cap. Avec l'art et la manière. **NA**



Josly Meso
Amplify
Autoproduction

Nouveau visage du hip-hop d'ici, Josly Meso met toute son ingéniosité au service d'une musique décomplexée. Du haut

de ses 19 ans, le garçon pioche des idées dans le passé et conjugue ses compos au présent. Tout l'art de faire du neuf avec du vieux. Le flow en mouvement sur un muret érigé dans les années 1990 (Talib Kweli, Mos Def, Fugees, Luniz), Meso suspend son flow sur quelques notes de piano (*Savemoney*), poussant le plus souvent son rap à boullinger vers des contrées bercées de mélodies soul-jazz (*Better of Alone*). Au-delà des genres et avec un style certain, l'artiste vit son rêve américain sous le ciel gris du plat pays (*Rain*). **NA**



aMute
Bending Time in Waves
Humpty Dumpty Records

Depuis une dizaine d'années, Jérôme Deuson rassemble ses idées à l'ombre d'aMute. Le projet évolue ainsi au gré des envies et autres lubies du multi-instrumentiste montois. En solo ou accompagné d'un groupe, l'artiste décline sa vision plurielle du post-rock. Moderne et décomplexée, son approche ne ligote jamais le genre aux cordes de la guitare. Chez lui, les atmosphères s'étirent dans un enchevêtrement de brumes électriques et de vapeurs électroniques. Entre mélodies piochées à même le rock (shoegaze) et arrangements conçus à l'aune de la musique classique, aMute crée de remarquables passerelles entre la Belgique et une constellation canadienne (Esmerine, Jerusalem In My Heart) qui s'active inlassablement sous la feuille d'érable. **NA**



Lieutenant Au cœur de l'arène

AUTOPRODUCTION

Depuis 2010, Lieutenant se tenait un peu au garde à vous de la pop moderne. Subordonné aux faits d'armes des généraux les plus généreux (Kings of Convenience, Belle & Sebastian), le groupe liégeois enfilait sagement ses mélodies dans la langue de Paul Simon. Après deux EP's, Lieutenant s'est posé pour méditer et réfléchir à l'avenir. Par amour des mots, le bassiste Philippe Lecrenier s'est amusé à traduire les morceaux du groupe en français. Contre toute attente, l'initiative conduit à l'écriture d'un conte. Lieutenant entrevoit alors l'histoire de sa propre métamorphose: *Ce livre a été inspiré par notre univers et il a défini notre envie de poursuivre*



Marka
Days of Wine & Roses
Daring Music

L'album s'ouvre tout en puissance avec *Jump In or Fall* et ses accents «Black Keys» pour se refermer 10 morceaux plus tard sur une jolie ballade atmosphérique. *Days of Wine & Roses*, c'est un voyage en 10 pistes et autant d'influences: electro & dancefloor avec *What's Going Wrong?* (et son clip dédié aux associations venant en aide aux plus démunis), pop-rock sur *Won't You Tell Me* ou *It's Only Football* (but I like

it, hé oui) ou encore soul sur *Nowhere Somewhere* ou country (*Tiritas*)... alors que l'ombre de Pierre Rapsat plane sur *Plain Shame*. Il s'est fait plaisir Marka ! **FXD**



Jean D.L. et Sandrine Verstraete
Jean D.L. et Sandrine Verstraete
Instant Jazz/Rockerill Records

Mots tourmentés, cris stridents, trame instrumentale aux horizons cafardeux: le premier album de Jean D.L. et Sandrine Verstraete se vit comme une descente aux enfers, un

l'aventure en français, raconte le chanteur Laurent Van Ngoc. *Par le passé, on a connu des déceptions sur scène, des malentendus. Quand on jouait nos titres les plus mélancoliques, il n'était pas rare de voir le public sautiller. Le message ne passait pas. Avec Au cœur de l'arène, son premier album, Lieutenant conjugue enfin ses sentiments personnels dans sa langue maternelle. En dix morceaux, ornés d'arrangements de cordes et de garnitures sophistiquées, la chanson française traverse ici les frontières au bras du globe-trotter Thomas Belhom (Tindersticks, Calxico), multi-instrumentiste et producteur tout-terrain. Au cœur de l'arène pénètre le train-train quotidien d'une société pressée et oppressante via une fresque poétique. Une démarche conceptuelle qui, comme chez Dionysos (*La Mécanique du Cœur*) ou Ibrahim Maalouf (*Au Pays d'Alice*) choisit de ne pas trancher entre musique et littérature. **NA***

trip apocalyptique et sans espoir. Au cœur du chaos, là où la guitare se distord et libère des drones menaçants, là où les bandes des cassettes audio se manipulent sans scrupule et sans peur, on se laisse emporter par deux vagues instrumentales successives: des marées noires qui se jouent du monde réel via des bruits, des silences et quelques instants de poésie. Expérimental et radical, ce disque un peu flippant, mais vraiment trippant, tisse d'incessants va-et-vient entre cinéma (regardez John Carpenter), musique (écoutez Sunn O))) et littérature (lisez Cormac McCarthy). Un bel exercice de style. **NA**



Aurélie Dorzée & Tom Theuns
L'art de Voler
Home Records

Retrouailles des deux comparses pour un cinquième disque au nom évocateur et présenté aujourd'hui sous leurs deux noms respectifs (anciennement Aurelia). On ne change pas une formule qui gagne et la musique dispensée au fil de ces 12 morceaux silencieuse les tranchées déjà creusées lors des enregistrements précédents, à savoir une folk music multi-instrumentée où Aurélie, son violon et les

cordes de tout poil volent là, tout en haut. Des valse musette, du tango, des ambiances un peu fado, un peu americana, un peu jazz... souvent en français, parfois en allemand ou encore pour un instrumental aux voix gutturales. Embarquement pour un joli vol plané d'une heurette.

FXD



Sigrid Vandenhogaerde

Gift
Home Records

Gift est un joli cadeau de 12 compositions pour violoncelle solo. Un présent sur lequel se croisent des compositeurs aussi différents que Jean-Sébastien Bach (*Sarabande Suite V, Prélude Suite II*), Renaud Lhoest (*Gift*), Line Adam (*Cuminum Cyminum*) ou Manu Hermia (*Fluide Suit I*) et d'autres encore qui, tous, viennent partager leur amour du violoncelle. Un disque apaisant que Sigrid Vandenhogaerde offre en guise de remerciement à son instrument, son compagnon de toujours.

FXD



We Stood Like Kings

USSR 1926
Cargo Records

Conçu comme bande-son du film muet de Dziga Vertov, *A Sixth Part of the World*, cet album de We Stood Like Kings emboîte bel et bien les pas de ses illustres compositeurs de bandes originales de films. On y croise les ombres de Vangelis ou de

John Carpenter pour les ambiances atmosphériques, inquiétantes et planantes (*Downfall*), de Toto et Brian Eno pour David Lynch's *Dune* (*Capita*) pour le côté rock progressif un brin métallique et chambre d'écho. On pense aussi à Supertramp, époque *Crime of the Century*, pour les envolées lyriques où s'entrecroisent piano et guitare. Le tout avec brio. **FXD**



Colline Hill

Skimmed
Hill & Lake Productions

Bretonne aux envies voyageuses, Blandine Coulet s'est métamorphosée en Colline Hill au contact de ses héros (Johnny Cash, Neil Young, Nick Drake). Inconditionnelle de la culture folk, l'artiste pose d'abord sa guitare acoustique du côté de Galway, en Irlande. Elle délaisse ensuite les traditions celtiques pour un morceau de Belgique. Installée à Liège, Colline Hill imagine aujourd'hui un album (*Skimmed*) à la mélancolie gracieuse. En dix morceaux, totalement raccords avec les vagues à l'âme de la scène anglo-saxonne (de Cat Power à Laura Veirs en passant par Angus & Julia Stone), ce disque flirte avec les ondes (*But In My Days*) et le petit monde de Beirut (la trompette de *To Die Like A King*). Mise en sons entre Paris et Bruxelles, l'affaire est passée entre les doigts experts de Stéphane Grégoire (Matt Elliott, Yann Tiersen) et Benjamin Joubert (Charlotte Gainsbourg, Fauve, Miossec). Soit deux pointures pour un album qui ne trébuche jamais. **NA**



Yellow Straps
x Le Motel
Mellow

TANGRAM RECORDS

Amis d'enfance, les frères Murenzi et Fabien Leclercq ont tout partagé : même meute, même école primaire, même quartier. À l'époque, on habitait à Braine-l'Alleud et on traînait tout le temps ensemble, raconte le chanteur Yvan Murenzi. *Je me souviens qu'on*

Guillaume Lekeu
Les Fleurs pâles
du souvenir...

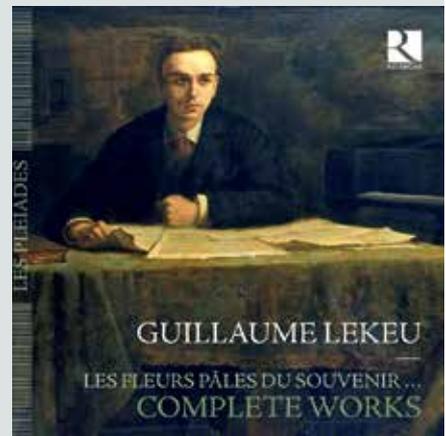
Complete Works

OUTHERE / RICERCAR

En 1994, Ricercar édite une quasi-intégrale de l'œuvre du compositeur belge Guillaume Lekeu, mort prématurément à l'âge de 24 ans d'une fièvre typhoïde. Pour Jérôme Lejeune, directeur artistique, graver sur disque l'œuvre de Lekeu est l'aboutissement d'un long processus : *Il y a quelques années, j'ai eu un choc en entendant le célèbre Adagio pour quatuor d'orchestre par l'Orchestre Royal de Liège sous la direction de Pierre Bartholomé. De là, j'ai entrepris un travail approfondi sur le compositeur, sa correspondance et sur les nombreuses partitions achevées ou non. Lekeu est un compositeur atypique, mort trop tôt pour qu'il puisse avoir le temps de nous apporter tout son génie créateur.* Le label réunit à nouveau en 2015 l'œuvre achevée du compositeur, classée cette fois par ordre chronologique : *Le contenu est le même mais les sources, aujourd'hui, nous permettent de classer les œuvres et entendre ainsi l'évolution du langage, entre les premiers balbutiements aux œuvres plus accomplies.* Elève de Frank et de

faisait du skateboard devant la maison des parents des *Girls In Hawaii*. Dans cet environnement décidément propice à la pop, les trois garçons découvrent la musique. La fin de l'adolescence vient fractionner les envies de trio. En 2011, les frangins écumant leurs passions pop-rock avec le groupe Yellow-Straps. De son côté, Fabien a endossé un pseudo - Le Motel - pour loger ses sons électro. Au printemps 2013, l'idée d'un nouveau projet germe dans les esprits et un premier morceau (*Pollen*) bourgeoise en territoire inconnu. *En une journée, on a composé une chanson et lancé les bases d'une nouvelle entité. Cette formation va plus loin qu'une simple collaboration. On a créé une esthétique en marge de nos projets respectifs.* En un disque, les musiciens fusionnent des horizons lointains : des paysages bordés de matières synthétiques, des décors bercés par des mélodies acoustiques. Toile de fond idyllique d'un rêve éveillé, l'album distille onze morceaux soyeux et toujours onctueux. *Quand on s'est penché sur le titre du disque, on a cherché une anagramme. En vain. Mais dans Mellow, on retrouve des lettres communes à Yellow Straps et Le Motel. Et le mot caractérise bien notre musique, son côté moelleux. Soit un oreiller pour l'esprit, une couette pour le cœur : une literie de première classe.* **NA**

d'Indy, protégé d'Ysaÿe qui lui commande une *Sonate pour violon et piano* et admirateur de Beethoven et de Wagner, Lekeu se jette dans la composition à 15 ans avec un style encore bien maladroit bien que déjà très mature et sensible : *Le langage est là, la personnalité aussi. On a là un compositeur dont le mélange des cultures allemandes et françaises aurait pu le mener à l'écriture d'un Pelléas et Mélisande.* Cette intégrale et sa brochure remaniée nous laissent entendre celui qui aurait pu - s'il avait vécu plus longtemps - devenir l'un des piliers musicaux du 20^e siècle. **AD**



LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS.

Nous relaierons dans ces colonnes: larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Hughes Maréchal

Toucouleur
Livres CD / Autoproduction

Lieutenant

Au cœur de l'ère
Autoproduction

Marie de Condé

Les amours de passage
Autoproduction

Olivia Auclair

Pas ce soir chéri!
Autoproduction

CLASSIQUE - CONTEMPORAIN

Chopin, Debussy, Griffes, Liszt, Palmgrèn, Ravel, etc.

Jeux deau
Éliane Reyes
Azur Classical

Felix Mendelssohn

Piano Trios nos. 1 & 2
Trio Carlo Van Neste
Pavane Records

Francesco Cavalli

Heroines of the Venitian Baroque
Mariana Flores,
Anna Reinhold,
Cappella Mediterranea,
Leonardo Garcia
Alarcón
Outhere/Ricercar

Godard

Piano work 1
Éliane Reyes
Grand Piano

Guillaume Leken

*Les fleurs pâles
du souvenir...
Complete Works*
Outhere/Ricercar

Jean-Philippe

Rameau
Zais
Les Talens Lyriques,
Christophe Rousset
(clavecin & direction),
Chœur de Chambre
de Namur
Aparte

Le temps de Monteverdi

Jérôme Lejeune
Outhere/Ricercar

Ó Cella

Dances
Outhere/Fuga Libera

Roland de Lassus

*Biographie musicale vol.
V: Lassus l'Européen*
Vox Luminis,
Lionel Meunier
(direction artistique)
Musique en Wallonie

Romantic Heroines

*from the Revolution
to the Empire*
Jennifer Borghi,
Les Agréments,
Guy Van Waas
Outhere/Ricercar

Sergéi Prokofiev

Nine Sonatas
Stephane Ginsburgh
Cyprus Records

Sigrid

Vandenbogacrdc
Gift
Home Records

Wagner -

Opera arias
Evgeny Nikitin,
Christian Arming,
Orchestre
Philharmonique Royal
de Liège
Naïve

EXPÉRIMENTAL

Jean D.L. & Sandrine

Verstraete
S/T
Instant Jazz/Rockerill Records

Mr Diagonal's

Midlife Crisis
Autoproduction

OSA

RE-CONNECT
Autoproduction

JAZZ-BLUES

Aka Moon

Scarlati Book
Outhere/Instinct

Bernard L'hoir

She's...
Home Records

Charles Loos Trio

*En public, au Travers -
Remasterisé*
Igloo Records

Dani Klein

& Sal la Rocca
Dani Sings Billie
Sony Music

Emmanuel Bailly

Night Stork
Igloo Records

Fabien Degryse

Summertime
Midnight Muse Records

Ivan Paduart

Enivrance
Mons Records

Jérémy Dumont Trio

Resurrection
Autoproduction

Myriam Alter

Cross/Ways
Enja

Philip Catherine

The String Project
ACT

JEUNE PUBLIC

Adeline Plume

& son orchestre
Funky (livre CD)
Team4Action

Les Déménageurs

*Bonjour tout va bien,
le meilleur
des Déménageurs*
Team4Action

POP - ROCK

aMute

Bending Time in Waves
Humpty Dumpty Records

Android 50

*The Awakenig
of Operative 13*
Freaksville Records

Beautiful Badness

Many Years
Autoproduction

Bunny Black Bones

Electricity
ZVox Records

Colline Hill

Skimmed
Hill & Lake Productions

Conbiac

Lunch
Autoproduction

Dr Voy

Crazy
Autoproduction

Electric)

Noise(Machine
Pardon
Black Basset Records

he died

*while hunting
with reckless abandon*
dear deer records

Jeremy Walch

Jeremy Walch
Autoproduction

Laura Crowe

Blank Pages
Autoproduction

Marka

Days & Wine & Roses
Autoproduction

Pa'Ton

C
Prohibited Records

Petula Clark

Alle Apen Vrij!
Rockerill Records/Attila Tralala

Rraouhhhh!

Relax
Cheap Satanism Records/Rockerill
Records

Rising Sparks

Hey World!
Autoproduction

Silicon Tree

Pop Sonic
Moonzoo

Stigman

Fathers
Autoproduction

Taifun

Of Coyotes and Men
Honest House

The Imaginary

Suitcase
*Fake blood from real
wounds*
Autoproduction

The K

Burning Pattern
Etiquette
JauneOrange/PIAS

Ulysse

Cashmere Guns
Autoproduction

We Stood Like Kings

USSR 1926
Cargo Records

Yellow Straps

x Le Motel
Mellow
Tangram Records

SOUL

Dyna B

Soul Vibrations
Autoproduction

URBAIN

Badi

Matongé
Autoproduction

Baloji

64 Bits and Malachite
Island France

Josly Meso

Amplify
Autoproduction

Ypsos

10° Étage
Wakos Music

WORLD - TRAD

Askanyi

Askanyi
Igloo Records

Aurélie Dorzée

& Tom Theuns
L'Art de Voler
Home Records

Myriam Fuks

Ver Bin Ikh!
Avanti Classic

Taxidi

Dreamy Train
Home Records

Photis Ionatos

Périples
Home Records

ÉCHOS D'AILLEURS

KARIM GHARBI

IL FRAPPE FORT!

Il frappe fort, Karim Gharbi! Et pourtant c'est dans la lenteur qu'il commence, avec Prévert justement, et nous en restons définitivement conquis. Déjà combié nous aurions pu quitter la pièce après ce Pour toi mon amour, qu'il termine en sifflant doucement. L'atmosphère est installée(...) le voyage continue, porté par la déraison de l'artiste. L'ambiance est chaudement habitée par le piano, piano-bar, piano jazz, piano lyrique, c'est selon, mais partenaire à part entière qui se débride, se déchaîne tout autant que le chanteur. Il ose alors toutes les facéties, clowneries et pitreries.

Lu sur www.nosenchanteurs.eu, posté par Claude Fèvre le 29 septembre 2015



© Bernard Bobette

LE COLISÉE

LES NOUVELLES TÊTES DE LA SCÈNE TRICOLORS SONT LÀ!

Chaque mois, le laboratoire de découvertes des in-Rock's passe l'internet au peigne fin à la recherche des perles francophones qui sauront combler son appétit insatiable. Pour la rentrée, il vous propose 20 morceaux de jeunes pousses et grands espoirs de l'année 2015... avec notamment Le Colisée.

Lu sur lesinrocks.com, posté le 1^{er} septembre 2015

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE ROYAL DE LIÈGE

DES ÉLOGES POUR RESPIGHI

It's dazzlingly done here, with plenty of grace and panache, by Neschling and his Belgian orchestra.

Dans le Hors-séries "Awards 2015" de Gramophone

Voilà sans conteste, pour les trois œuvres, des versions de tout premier rayon, qui confirment la proximité du chef avec Respighi.

Dans Diapason, septembre 2015



© Terry Magnusson

VUE DE FLANDRE

Chantal Acda

UN COCON DE SOI

Chantal Acda aime les gens et tout le monde l'adore. Sur les cordes de sa guitare acoustique, cette histoire d'amour touche au sublime. Entre introspection et collaborations haut de gamme, son nouvel album solo suspend le temps et libère les cœurs.

NICOLAS ALSTEEN

ey! Ho! Let's Go. À l'heure où les coupes de douilles des Ramones s'agitent furieusement au fond du CBGB pour la légende du punk new-yorkais, une âme sereine et apaisante voit le jour du côté d'Eindhoven. Chantal Acda est née aux Pays-Bas. Mais la Belgique occupe, depuis toujours, une place essentielle dans son parcours. Avec mes parents, on traversait souvent la frontière pour visiter Anvers, révèle la musicienne. Un jour, j'ai décidé de venir m'y installer. C'était au moment où dEUS triomphait. Quelque part entre In A Bar, Under The Sea et The Ideal Crash, Chantal Acda pose ses valises dans la ville de Tom Barman. C'est là qu'elle entrevoyait, pour la première fois, la possibilité de chanter. Avant ça, je n'sais pas. Ma mère était chanteuse à l'opéra. Pour elle, la voix relevait du sacré. À la maison, de peur de la décevoir, je ne me risquais pas à fredonner. Par contre, dès l'âge de douze ans, j'ai pris des leçons de guitare... C'est finalement au lendemain de son vingtième anniversaire que Chantal se met à écrire des chansons avec la volonté de les interpréter. Quelques mois plus tard, sans faire de bruit, elle délivre un premier essai sur la pointe des pieds... Ce disque, folk et artisanal, c'était surtout l'histoire de quelques exemplaires sortis sous le manteau. Depuis, l'artiste a parcouru du chemin et rencontré des gens biens. Par pudeur ou simple instinct de repli, Chantal Acda s'est souvent planquée sous des noms étranges ou retranchée derrière des épaules rassurantes. En 2003, sous l'enseigne Chacda, elle s'abandonne dans les bras de Teuk Henri (Sharko) et Boris Gronemberger (V.O., Girls In Hawaiï). J'aime ces gens, leurs personnalités, leur façon de faire et comprendre la musique. Si nos agendas respectifs le permettaient, je leur proposerais directement de monter un nouveau projet... En fait, dès que je me sens connectée spirituellement à quelqu'un, je suis incapable

de refuser une collaboration. C'est plus fort que moi. Ce penchant pour les associations se cristallise ensuite à travers les chansons de Sleepingdog, duo formé en compagnie d'Adam Wiltzie (A Winged Victory For The Sullen). Depuis 2009, elle orchestre aussi le petit monde féérique d'Isbells. Je fais partie du groupe, mais ce n'est pas mon projet. Ici, je m'adapte. Je suis davantage un membre de l'équipe. Après, ça reste une expérience hyper enrichissante. J'aime les connexions entre les musiciens, les relations humaines. Plusieurs artistes ont un impact important sur ma personnalité. Mais c'est plus lié à leur énergie qu'à la musique qu'ils font.

MAGICIENS ET MÉGAS CHAKRAS

Depuis 2013, Chantal Acda avance à visage découvert. Let Your Hands Be My Guide, son premier album solo, est ainsi venu souligner les caractéristiques atypiques de sa personnalité artistique. Attirée par les matières synthétiques, obnubilée par les mélodies acoustiques, la chanteuse déploie sa voix soyeuse dans des paysages lunaires. À travers mes différents projets, j'ai toujours eu tendance à me cacher derrière de fortes personnalités. Ces derniers temps, j'ai essayé de me libérer, de m'accepter en tant que chanteuse et musicienne. Ça n'a l'air de rien comme ça. Pourtant, c'est un long cheminement. Ce processus d'émancipation avait déjà pris forme sur l'album précédent. Là, il se concrétise. Aujourd'hui, je me sens épanouie. The Sparkle in Our Flaws marque une transition. Les nouveaux titres creusent une veine assez mélancolique. Les auditeurs vont peut-être trouver ça triste. Mais, pour moi, c'est d'abord une source de réjouissances. Si The Sparkling In Our Flaws est son album solo le plus personnel,

l'intimité y est relative. Ici, on respire volontiers l'air extérieur et les chansons ne sentent jamais le renfermé. Ce disque est une main tendue vers les autres. C'est un album ouvert sur le monde. Avant, j'avais peut-être tendance à me replier sur moi-même. Avec The Sparkling In Our Flaws, c'est le big bang : l'univers de Chantal Acda s'inverse. Désormais, ce sont les plus grands magiciens de la pop alternative qui se glissent derrière ses cheveux dorés. Dans les coulisses du disque, on croise ainsi le producteur islandais Valgeir Sigurðsson (Sigur Rós, CocoRosie, Camille), les ex-Efterklang Peter Broderick (proche de Nils Frahm) et sa sœur, Heather (bras droit de Sharon Van Etten), Shahzad Ismaily (Secret Chiefs 3) ou Eric Thielemans (Ben Sluijs Quartet). Tous ces gens m'ont poussée vers l'avant. Ils m'ont incitée à me libérer. Ce sont des proches. En bossant avec eux, je n'ai pas songé un instant à leur renommée ou à leur prestige. J'ai vécu ça comme une relation de confiance, un processus créatif ultra naturel. Des copains extraordinaires, une confiance en soi retrouvée, Chantal Acda touche cette fois la perfection du bout des doigts.



Chantal Acda
The Sparkle In Our Flaws
(Records)



VUE DE TURQUIE & DE BELGIQUE

Okay Temiz & La Fanfare du Belgistan

TEMIZ OK, FANFARE KO

Depuis 1969, Europalia scrute le monde et ses cultures. Cette année, le festival place la Turquie au cœur de sa programmation. Pour sa 25^{ème} édition, la manifestation dresse donc des ponts entre Bruxelles et Istanbul. Impliquée dans ces transactions artistiques, La Fanfare du Belgistan découvre le pays d'Okay Temiz, percussionniste, improvisateur et collaborateur privilégié de quelques légendes du jazz (Marcus Miller, Dexter Gordon, Don Cherry). Au-delà des genres et des frontières, la rencontre révèle ses mystères et des envies d'ailleurs.

NICOLAS ALSTEEN

Début de l'automne. Sur le pavé de la Place du Jeu de Balle, c'est la fin de la brocante matinale. L'heure de nettoyer pour les uns, le moment de passer à table pour les autres. Pour le saxophoniste de La Fanfare du Belgistan, c'est temps libre. Grégoire Tirtiaux vient juste de sortir d'une répétition. But de l'opération : réviser le répertoire du percussionniste turc Okay Temiz. *Ce n'est pas évident dévoquer cette collaboration avec Okay, soufflet-il entre deux gorgées de café. Pour l'instant, on n'a pas encore eu l'occasion de se rencontrer... On s'envoie des maquettes via Internet. Ce processus doit nous permettre d'être irréfutable et totalement opérationnel pour la mise en commun de nos compositions. Entre la première rencontre physique et le moment où l'on va monter ensemble sur la scène de l'AB - le 19 novembre -, on a seulement trois jours pour tout préparer. À l'origine, cette association découle d'une proposition du festival Europalia. Ce sont les organisateurs de l'événement qui nous ont mis en relation. On ne connaissait pas spécialement Okay Temiz avant de recevoir cette sollicitation. Et il y a fort à parier qu'il ne connaissait pas non plus La Fanfare du Belgistan...* Apparue à Bruxelles au moment même où les tours jumelles s'écroulaient de l'autre côté de l'Atlantique, cette fanfare pas comme les autres naît sur les cendres du groupe Orange Kazoo. À l'époque, l'idée était de passer en mode acoustique afin de se présenter comme une formation tout-terrain. Capable de déplier ses

mélodies festives à même le trottoir, sur scène ou en appartement, La Fanfare du Belgistan devient rapidement un référent en matière de bamboula orchestrée de mille idées. *Au début, on était à fond dedans. On cherchait à revenir aux racines du projet en jouant dans la rue. En 2002, on est même partis faire la manche à Barcelone.* De fil en aiguille, le côté déambulatoire se détricote au profit d'un tissu électrique et d'une assise beaucoup plus solide. *On ne voulait plus être la fanfare de service : le groupe qu'on tape sur la pelouse ou à l'entrée d'un événement pour interpeller le passant... On a vraiment ressenti le besoin de monter sur scène, de jouer dans des salles.* Les prémices de cette aspiration sont, peut-être, à chercher dans la tournée partagée avec Les Ogres de Barback. *Le groupe français nous avait proposé d'ouvrir tous les concerts de sa tournée. Entre 2002 et 2004, nous étions systématiquement sur la route avec eux. Cette expérience nous avait déjà poussés à réintégrer des éléments électriques.* La relation entre les deux collectifs est au beau fixe. Tenanciers d'un label, Les Ogres de Barback recrutent La Fanfare du Belgistan pour deux albums : *La Fanfare du Belgistan* (2004) et *l'excellent Musiques Et Danse du Belgistan* (2009). Dans sa formule actuelle, le corps de l'orchestre repose sur sept membres, des multi-instrumentistes pour la plupart. Percussions, saxophones, flûte, basse, clavier, guitare ou euphonium viennent ici nourrir des mélodies insouciantes et inspirées, souvent remuantes et parfois intenables. Au carrefour des styles, le groupe belge tourne autour du jazz, du folklore des Balkans et des effluves cuivrées de La Nouvelle-Orléans. En 2013, La Fanfare du Belgistan se fend d'une joute amicale avec Gangbé Brass Band, un ensemble originaire du Bénin. *On a beaucoup appris de cette colla-*

laboration. On s'est notamment familiarisés avec les rythmes africains. Là, on prépare un nouveau répertoire en vue d'enregistrer notre troisième album. Ce sont ces morceaux-là que nous avons envoyé à Okay Temiz.

TÜRKISCHE DELIKATESSEN

Le fait de travailler avec un jazzman, réputé dans le domaine de l'improvisation, c'est assez rassurant, confie Grégoire Tirtiaux, quelques semaines avant de faire connaissance avec l'artiste turc. L'idée n'est pas de construire un groupe autour de lui, mais bien d'interagir avec sa musique. Dans notre esprit, Okay Temiz va véritablement intégrer La Fanfare du Belgistan. La commande d'Europalia n'est absolument pas figée. Il s'agit quasiment d'une carte blanche. On vit ce projet comme une relation d'échanges entre musiciens. Après Europalia, le projet se déplace sur le continent pour célébrer l'union belgo-turque autrement. Un concert est annoncé à l'affiche du prestigieux festival Guess Who ?, à Utrecht. Un autre est programmé à Cologne dans le cadre du Türkische Delikatessen (Musik-Kultur-Festival). En Allemagne, la communauté turque est importante. Là-bas, le public connaît très bien Okay Temiz. C'est vraiment une star. Du coup, on va se retrouver dans un contexte assez particulier. C'est difficile d'imaginer ce qui va nous arriver. Au lendemain de ces trois dates de prestige avec Okay Temiz, La Fanfare du Belgistan envisage d'ores et déjà d'entamer les sessions d'enregistrement de son nouvel album. Notre musique englobe déjà des racines orientales, balkaniques et asiatiques. On intègre aussi des éléments propres au jazz, au rock, au blues. Avec Okay Temiz, on va traverser des sons issus du folklore turc. Aujourd'hui, on joue une musique sans frontières. Dans un avenir plus ou moins proche, le groupe bruxellois entend même s'affranchir des clichés fanfarons, changer de nom et parcourir les chemins d'un autre monde : Le Belgistan. Soit une nouvelle identité pour un projet ouvert aux mélodies venues d'ailleurs.

.....
www.europalia.eu

OKAY TEMIZ

.....
 Okay Temiz est un percussionniste et batteur turc plutôt orienté jazz & fusion. L'artiste peut se vanter d'une discographie impressionnante et d'exception, émaillée de collaborations très prestigieuses, que ce soit auprès du pionnier de la world music Don Cherry (*Orient* en 1971, *Dona Nostra* en 1993), Mongezi Feza (connu pour ses collaborations avec Robert Wyatt) ou encore sur scène aux côtés de Dexter Gordon. La biographie officielle d'Okay Temiz lui attribue des apparitions à l'occasion de 350 festivals et avance le nombre de 3.000 concerts que ce soit en Europe, en Amérique ou en Inde.

.....
www.okaytemiz.com



L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Lorenzo Gatto

Entre deux concerts, la création d'un festival, des enregistrements studio... le violoniste belge, Lorenzo Gatto, a pris le temps de nous présenter trois objets, trois centres d'intérêt qui lui sont chers et qui ont une importance capitale dans sa vie. Lorenzo Gatto ne se cantonne pas uniquement au répertoire classique, il se plaît à interpréter seul ou en groupe des tubes tant issus du classique que de la pop ou des musiques de films. C'est ainsi que le lauréat du Concours Reine Élisabeth vient de publier en ligne une vidéo de son groupe TRILOGY, autour du thème des séries et films à succès, *Mission Impossible*, tout en participant aux enregistrements de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège consacré au compositeur français, Édouard Lalo. Un parcours atypique entrecoupé d'objets inattendus.

AYRTON DESIMPELAERE



LES LIVRES

Je n'ai pas de préférence particulière pour un livre ou un autre, n'importe lequel fera l'affaire. C'est un objet qui m'accompagne partout, tout le temps, à la maison, en voyage, et même parfois quand je sors en ville. Qu'il s'agisse d'un classique, d'un roman policier, d'un livre d'histoire ou encore d'un manuel de météorologie alpine, le livre est à la fois une source de liberté et de bien-être. Curieusement, le livre élargit mes horizons et compense la dépendance forcée aux Smartphones qui finissent malheureusement toujours par étriquer la pensée des uns et des autres. À ce niveau-la, je pense qu'il n'y a pas vraiment de mauvais livre, car la lecture rétablit un courant continu dans un cerveau qui est en court-circuit perpétuel. Mes trois derniers livres : Limonov d'Emmanuel Carrère, Le rouge et le noir de Stendhal et À moi seul bien des personnages de John Irving.



MON PARAPENTE

En dépit d'une carrière artistique active, Lorenzo Gatto ne se cantonne pas uniquement à la pratique de son instrument, il développe aussi une passion pour le sport aérien, une activité où, comme la musique, la concentration est de mise : *C'est contradictoire, car j'ai malheureusement peu l'occasion d'en faire... Mais dès que je suis en route vers un pays avec des montagnes (ou de belles collines), j'essaie de le mettre dans ma valise (bien que très souvent, il n'y ait pas assez de place). Je possède un matériel très léger et le bonheur que cela procure de grimper avec ce petit sac-à-dos, étaler mon aile dans un alpage et décoller, ne me laissera jamais. J'y pense presque tous les jours, même si je vole assez peu. Ce n'est pas la longueur du vol que je cherche, mais davantage la sensation grisante de décoller et atterrir en pleine nature et de se laisser glisser dans la masse d'air. Finalement, c'est plus naturel que de marcher ! J'aime particulièrement les Alpes suisses et françaises pour cette activité. Je pense que si Beethoven avait pu essayer en son temps, il aurait certainement adoré...*



MON ÉTUI DE VIOLON

Comment ne pas parler de lui ! Si mon violon (un violon français J.B Vuillaume de 1864 - ndr) est évidemment l'objet (le mot est mal choisi) de loin le plus important dans ma vie, son étui en est son protecteur, une vraie petite maison portable. Il accueille sans rechigner mes bouquins, mes partitions, mon bureau - un iPad -, un grenier avec plein de « brolo » parfois inutiles : des crayons cassés, pièces de monnaies diverses, élastiques, cordes cassées... ; mais c'est comme dans une maison que l'on aime, on ne se sépare pas facilement de ce qui en fait sa personnalité et son individualité ! Quand je me balade sans ma caisse de violon (chose rare), il m'arrive régulièrement d'avoir des sursauts de panique, équivalents à ceux d'un parent qui, un jour de distraction, aurait oublié d'aller chercher son enfant à l'école...

C'était le...

10 AVRIL 1937

Dans le magazine *Cassandra*, un hebdomadaire fondé par le très controversé Paul Colin.

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse: info@copiepresse.be

En marge du Concours Ysaye SUCCÈS FÉMININS

Il ne s'agit pas bien entendu des victoires remportées par le lauréat socialiste sur les cœurs inflammables de ses admiratrices, mais au contraire du succès que nos sœurs ont connu dans cette jouée harmonieuse, où elles luttèrent une contre quatre. Cela n'a pas empêché trois d'entre elles de parvenir jusqu'à la finale et de se faire brillamment classer à la barbe de bien des hommes. Voilà qui rejaille un peu, me semble-t-il, sur notre sexe tout entier et c'est avec des événements pareils que s'éveille petit à petit le sentiment nécessaire d'une solidarité féminine en face de la domination usurpée et trop souvent brutale du sexe laid.

Eh, je sais bien qu'il y a quelque naïveté à parler de solidarité entre des femmes qui, par rapport à l'homme, arrivent vite à ne plus être que des rivales. Telle est la disgrâce de notre sort, que nous sommes par nature infiniment plus sensibles à ce qui nous divise qu'à ce qui pourrait nous unir. Que voulez-vous, nous avons trop d'esprit d'observation. Nos différences, nos défauts et nos rivalités nous sautent trop vite aux yeux, et notre intuition nous fait le reste. Nous avons trop conscience des nuances qui nous séparent pour croire volontiers entre nous à des sentiments ou des intérêts collectifs. Et puis, soyons franches, nous sommes trop souvent mesquines. Nous accordons trop d'importance à de petits détails sur lesquels, Eur, serment les yeux, et c'est ce qui leur permet de ne voir que l'essentiel, là où nous perdons dans la diversité. Dieu sait pourquoi que notre condition de femme décaillât nous engager à la tactique opposée. Affligées des mêmes faiblesses, nous sommes également exposées au même mal, au même piège. Notre nature a fait de nous par définition la proie, la récompense et le butin promis aux hommes. Nous sommes par nécessité l'objet

de leur convoitise, de leur appétit égoïste et de leur enlèvement brutal, avec tout ce que ces sentiments un peu sauvages comportent pour nous de grisant mais aussi, hélas, de menaçant et parfois de catastrophique. C'est ici qu'il faudrait faire le front commun contre leur tyrannie et leur prétention, l'une se fondant sur l'autre. Car ce droit du plus fort qu'ils s'arrogent naturellement, ils le justifient volontiers par je ne sais quelle fatalité en vertu de laquelle la femme serait un être inférieur, moins apte qu'eux-mêmes à comprendre, à travailler, à réaliser et à conquérir. Voilà pourquoi il est si amusant et significatif de voir trois de nos sœurs parvenir en finale d'un concours international, laissant loin derrière elles une quarantaine de mâles ébahis et infatigés.

Ce n'est pas évidemment le lieu de discuter de leurs mérites comparés, de louer la technique éblouissante de la petite Guillels, admirable produit de l'école d'Odessa, de reconnaître chez Kozolupora un tempérament artistique supérieur à celui de tous les autres Russes et de saluer en Lola Bobesco un phénomène, un peu sauvage encore, mais rare, de musicalité et de lyrisme. Ce qui est sûr c'est que l'accession de trois femmes à ce palmarès du violon porte un sérieux coup à la légende d'après laquelle nous n'étions pas faites pour cet instrument. On prétendait communément que le peu de goût de notre sexe pour le violon tenait à notre paresse et à notre inconstance. S'il y en a tant qui font du piano, disait-on, c'est que, après quelques semaines d'initiation au clavier, on peut déjà leur confier de petites mélodies qui les reposent des exercices et leur font prendre leurs gammes en patience. Tandis qu'il faut des mois et des mois de violon avant de pouvoir exécuter quelque

chose qui ressemble à un air de musique. Alors, voilà, ces dames s'exaspèrent et « plaquent » tout parce que cela ne va pas assez vite. Et puis, la position assise du pianiste est moins fatigante. Elle permet également d'être plus gracieuse. Enfin, l'usage de la harpe, qui était presque un monopole de notre sexe jusqu'à la vogue du piano, nous a évidemment préparées à celui-ci plutôt qu'au violon. Bref, à les entendre, une femme violoniste devait être une manière de phénomène et c'est ce qui doit d'autant plus les éberluer devant les lauréates du concours Ysaye.

Le fait est que cette promotion magnifique représente incontestablement pour nous un grand exemple, celui de la difficulté vaincue et de la patience récompensée. Toutes celles d'entre nous qui ont, ne fût-ce que l'idée du violon, savent ce que peuvent représenter de fatigue, d'ennui et d'énervement les interminables leçons sur la position des doigts sur les cordes, la manière de tenir l'archet, le problème de la formation des notes justes, celui de l'emploi des cordes, celui du soutien des sons, les formules des doubles cordes et le mécanisme des triples croches. Bref, un vrai supplice chinois dont on croit que l'on ne verra jamais la fin et que ne vient compiler aucune pause, aucun exercice mélodique. Une pareille corvée, déjà rebutante pour un homme, l'est encore bien davantage pour nous, plus vite fatiguées et plus rapidement à bout de nerfs. Et puis, il faut compter avec le professeur grincheux dont l'haïne sent la pipe et qui est bourré, contre nous, de préjugés défavorables. La carrière est plus difficile, les organisateurs de concert préférant les vedettes masculines, qui font plus de recettes. Car nous sommes ainsi faites, hélas, qu'un homme sur une scène attire toujours beaucoup plus de femmes dans la salle qu'une femme sur le plateau n'attire d'hommes. A moins qu'elle ne soit nue, bien entendu... Autrement, cela les humilie. Carrière difficile, dure et ingrate, aussi, où l'on a toujours l'air de croire que notre réussite est forcée et que c'est notre physique plutôt que notre talent qui séduit les impresarios...

Voilà pourquoi le grand succès remporté par trois femmes au concours international de violon prend une telle importance et une telle valeur d'exemple. Puisse-t-il faire éclore parmi nos jeunes sœurs quelque grande vocation nouvelle. Puisse-t-il surtout nous donner un surcroît de confiance dans nos capacités de volonté et de travail.

MILLENNE.

Achetez vos livres à la

LIBRAIRIE DE LA

NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS

87, MONTAGNE DE LA COUR, 87, BRUXELLES

LITTÉRATURE -- HISTOIRE -- BEAUX-ARTS

PHILOSOPHIE -- SCIENCES

LIVRES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Téléphone : 3 lignes, formez exclusivement: 12.01.46

CENTRE
**HENRI
POUSSEUR**
MUSIQUE MIXTE

**FESTIVAL
DE MUSIQUE
MIXTE #17**

**9-14
NOV
'15**

**IMAGES
SONORES**

**ÇA BALANCE CLASSIQUE/
THE VIRTUAL ORCHESTRA**
jeudi 12 novembre
19h00

WE ARE FROM BELGIUM
vendredi 13 novembre
19h30

HELLO!
samedi 14 novembre
18h00

THÉÂTRE DE LIÈGE

Info et tickets:

www.images-sonores.be

